

N° 33. — 2 Septembre 1921

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro  
le 2<sup>e</sup> Episode

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



CONSTANCE TALMADGE

CLICHÉ C. TALMADGE FILM C<sup>o</sup>.

Le plus grand Film français  
réalisé jusqu'à ce jour.

Le Film que le Public attend  
avec impatience :

# LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre célèbre

d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET

Adaptation et mise en scène de M. Henri DIAMANT-BERGER

Sera édité en UN PROLOGUE  
et DOUZE CHAPITRES

et publié en feuilleton

dans "COMÆDIA"

et les

Grands Quotidiens de Province

PROLOGUE

le 7 Octobre



1<sup>er</sup> CHAPITRE

le 14 Octobre

**PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA**

## Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 <sup>e</sup> ) - Tél.: Gutenberg 32-32 <i>Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)</i>	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . . . 40 fr. Six mois . . . . . 22 fr. Trois mois . . . . . 12 fr. Un mois . . . . . 4 fr.			Etranger
Chèque postal N° 309 08			Paiement par mandat-carte international	

### PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aïe, Sandra Milowanoff, Huguette Duflos, Léon Mathot, René Cresté, Georges Bisot, France Dhélia, Paul Capallani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Relly, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé.

### GEORGES MELCHIOR

Votre nom et prénom habituels ? — Melchior Georges.

Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — Le mien ne me déplaît pas.

Votre petit nom d'amitié ? — Un peu trop curieux.

Lieu de naissance. — Paris.

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — La mort sur Paris.

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — Lieutenant de 'Saint-Avil, dans l'Atlantide.

Aimez-vous la critique ? — Oui, quand elle est sincère.

Avez-vous des superstitions ? — Aucune.

Quel est votre fétiche ? — Pas de fétiche, pas de nombre favori, puisque je n'ai pas de superstitions.

Quelle nuance préférez-vous ? — Le bleu.

Quel est votre parfum de prédilection ? — Les Parfums d'Orient.

La fleur que vous aimez ? — La Rose.

Fumez-vous ? — Oui, beaucoup.

Aimez-vous les gourmandises ? — Oh! oui.

Lesquelles ? — Mais... toutes.

Votre devise ? — Bien faire et laisser dire.

Quelle est votre ambition ? — Faire mieux chaque jour.

Quel est votre héros ? — Très embarrassé pour répondre.

A qui accordez-vous votre sympathie ? — Aux personnes qui me semblent sincères.

Avez-vous des manies ? — Oui, quelques-unes.

Etes-vous... fidèle ? — Je n'aime pas mentir.

Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — J'en ai trop, manque de place pour répondre.

Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — Que mes amis jugent.

Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — Alfred de Musset, Verlaine, Baudelaire, Debussy.

Votre peintre préféré ? — Goya.

Votre photographie préférée ? — Celle-ci.



*Georges Melchior*

N.B. — Nous avons en main les réponses suivantes qui paraîtront successivement : Sabine Landray, Pierre Magnier, Napierkowska, Andrée Brabant, Jean Dax, Louise Colliney, Nadette Darson, Jeanne Desclos, Charles Vanel, Romuald Joubé, etc.

## LES AMIS DU CINÉMA

Nous invitons nos amis à continuer avec ardeur leur propagande et à recruter sans cesse de nouveaux adhérents.

C'est par le groupement que nous serons forts de même que c'est par le chiffre imposant de ses abonnés que CINÉMAGAZINE, organe des Amis du Cinéma, pourra développer ses rubriques, augmenter le nombre de ses pages, rendre de plus en plus attrayante et abondante sa documentation.

Plus nous serons nombreux, plus nous serons à même d'atteindre les buts que poursuit notre Association :

1° Permettre aux fervents de l'écran de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre entre eux au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à Deux francs par an.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de Deux francs. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

## Les Amis du Cinéma nous écrivent...

M. Henri Diamant-Berger, dans son dernier article (Cinémagazine n° 28, 29 juillet) trouve qu'« il faut maintenant, bon gré, mal gré, en venir au film d'idées, au film social qui travaillera avec une force immense la mentalité des foules et qui, seul, peut-être, est capable de préparer l'évolution qui nous évitera les révolutions ».

Je profite de la tribune de Cinémagazine, pour donner mon appréciation sur ces lignes si pleines de bon sens (en passant, remercions notre revue de cette facilité de critique ainsi donnée aux « Amis du Cinéma »).

Point n'est besoin ici de rechercher les causes du malaise social ni d'affirmer que ce sera telle ou telle doctrine de parti qui sera le remède au mal. Seulement, il faut constater que les idées généreuses, les principes démocratiques ont de plus en plus d'emprise et que les films qui en sont imprégnés ont un sûr attrait sur les masses populaires qui constituent les neuf dixièmes des publics de ciné.

Ces films sont, d'ailleurs, plus substantiels que ceux qu'on importe d'Amérique.

Demandez aux « Amis du Cinéma » s'ils n'ont pas préféré Travail au Maître du Monde ou à La Femme aux Yeux d'or! Puisque je parle de Travail, j'estime qu'il représente le plus beau film social jamais paru et comme tel, il aura sa place dans les annales cinématographiques. Poutal a transmis à l'écran non le livre, mais la pensée même de Zola. Peu importe que ce film soit critiqué par quelques désœuvrés, habitués des dancings, pourvu que la foule qui l'a vu, ait vibré au calvaire de Josine l'ouvrière et applaudi à la construction du bonheur universel, pierre par pierre, par Luc l'ingénieur!

On semble avoir enfin compris chez nous, — et ce sera notre gloire et notre prospérité — qu'il faut réaliser des œuvres vigoureuses d'idées; tant mieux! Mais trop de navets nous encomrent encore, et c'est pour cela que j'ai trouvé nécessaire d'appuyer fortement l'opinion de M. Diamant-Berger sur le Film social; les auteurs, les metteurs en scène doivent connaître nos goûts; ne craignons pas de les faire savoir.

Pour finir, je citerai ces paroles de M. Henry Messéant : « Le Cinéma s'adresse aux masses populaires, les seules qui savent apprécier, croyez-moi, les beautés qu'on leur présente, non pas en dilettantes ou en snobs, mais en toute sincérité, en toute connaissance de cause. Et la voix du peuple, ne l'oubliez jamais, n'est pas très éloignée de celle de Dieu : Vox Populi! Vox Dei! »

Fernand GRENIER,  
Ecole des Muilés, Tourcoing.



Nathalie, Constance et Norma Talmadge à l'âge de deux ans et demi, un an, et quatre ans.

LA SIMPLE HISTOIRE  
DES TROIS SŒURS TALMADGE

Les sœurs Talmadge, ces trois grâces du Cinéma américain, comptent parmi le public français d'innombrables admirateurs, quoique leurs films soient édités très irrégulièrement, et peut-être faudrait-il plutôt voir dans cette popularité un écho de celle qu'elles possèdent outre-Atlantique.

Incontestablement, la plus connue et admirée est Norma; tant pour son tempérament dramatique très développé que pour son originale beauté.

Née à Niagara Falls (N.-Y.) le 2 mai 1897, elle débuta à 14 ans comme extra (figurante) aux studios Vitagraph de Brooklyn, près de New-York, par le plus grand hasard. Passant le matin même devant ces éta-

blissements, une notice d'offre

d'emploi attira son attention; elle se présenta et fut engagée aux appointements de 25 dollars par semaine. Pendant 7 ans, Norma ne quitta pas la Vitagraph, interprétant successivement des comédies, des drames (le plus souvent comme partenaire de Maurice Costello, alors star) puis des films à grands

spectacles tels que *L'Invasion des Etats-Unis*. Elle tourna ensuite à la Triangle deux de ses meilleurs films, qu'on réédite un peu partout maintenant : *La secrétaire privée* et *Corruption*.

Et c'est enfin chez Selznick qu'elle réalise la série non encore éditée complètement ici et qui

comprend 5 films avec Eugène O'Brien : *Poppy* (Le songe d'Evelyn); *De luxe Annie* (L'irresponsable); *By right of purchase* (Par droit d'achat); *The safety curtain* (Les hironnelles); *The ghost of yesterday* (Le fantôme du passé); *The forbidden city* (La cité défendue), avec Thomas Meighan. *The moth* (La phalène), avec O'Brien; *Her only way* (La raison du cœur); *The new moon* (Dans la nuit)

*The probation wife*, *The isle of conquest*, *She loves and lies*, *A daughter of two worlds*, *Yes or no*.

Puis Norma Talmadge, en vie privée Mme Joseph M. Schenck, fonda sa compagnie : Norma Talmadge Productions, et édita par First National *The branded woman* et *The passion flower*.



Constance Talmadge et "Rinky" Talmadge, tel qu'on les verra dans "Wedding-Bells"

Son nouveau film *The sign on the door* sera présenté au public par la même voie, ainsi que toutes ses productions à venir.

Norma Talmadge est très renommée aux Etats-Unis (en France aussi du reste) pour son goût et son élégance. Elle rédige chaque mois de nombreux articles pour les revues cinématographiques et les journaux de modes, de plus,



Norma Talmadge en costume de bain, à Long-Island.

elle s'est assurée par contrat avec le couturier parisien bien connu Lucien Lelong, l'envoi régulier de deux nouveaux modèles par mois.

Le studio Talmadge se trouvant à New-York, la charmante artiste a créé son home hivernal dans cette cité, mais l'été venu, c'est dans sa villa de Riverside Drive qu'elle passe ses courtes vacances. Elle a d'ailleurs fait tout dernièrement

l'acquisition de la superbe villa de Pearl White sise à Bayside.

N. Talmadge reste la grande favorite du public new-yorkais, tous les récents concours en font preuve. Ajoutons qu'elle mesure 1 m 60, que ses cheveux sont bruns et ses yeux marrons.

C'est une grande erreur de croire Nathalie la benjamine de la famille Talmadge, puisque étant née à Brooklyn en 1898, elle se trouve être l'aînée de Constance d'exactement 2 années. La naissance de Nathalie fut la première grande désillusion de Norma alors âgée de plus d'un an et demi et qui désirait ardemment un petit frère.

A 6 ans, Nathalie commençait ses études et bientôt Constance gagnait le même lycée, c'est-à-dire Erasmus Hall. Malgré la différence de caractère, les deux sœurs s'entendaient à merveille et plus d'une fois la patiente Nathalie déjoua ou excusa les nombreuses sottises de la pétulante Constance.

Lorsque cette dernière fut engagée par la Vitagraph, Nathalie s'ingénia à lui être de quelque utilité, lui rendant mille petits services tant à la maison qu'au dehors. C'est à cette époque que ses sœurs lui proposèrent de venir au studio, mais tout d'abord elle refusa. Qu'irait-elle y faire ? Ne se plaisait-elle pas *at home* mieux que partout ailleurs. Mais la petite dernière à laquelle elle ne savait rien refuser insista si savamment qu'elle accepta. Nathalie faisait donc partie maintenant de la troupe Vitagraph, jouant quelques rôles par-ci par-là, travail qui ne l'intéressait nullement, n'ayant ni l'ambition ni la vocation.

La même année Constance était engagée par D. W. Griffith pour le rôle de la fille des montagnes d'*Intolérance*. Trop jeune pour se rendre seule en Californie où Griffith tournait alors, sa mère et sa sœur l'accompagnèrent.

A Los Angeles, Nathalie devint secrétaire de Fatty, puis « assistant studio manager ». Pour la première fois elle travaillait de bon cœur.

« Et c'est là, ajoute-t-elle que je fus présentée à Buster Keaton qui secondait Fatty dans ses comédies ». Prévoyant des confidences je me penche un peu plus, mais la phrase attendue n'est pas articulée. Nathalie s'est tue.

De l'histoire de son mariage, Nathalie ne dit mot, et les divers renseignements ici réunis furent donnés par ses sœurs. Depuis longtemps déjà, Nathalie ne pensant qu'à Constance et ne voulant pas la laisser seule, avait décidé de ne se marier qu'après elle. Pendant les 2 années qui suivirent son arrivée en Californie, elle se trouva journellement avec Buster Keaton (Malc). Alors que lui était profondément épris, elle, ne le considérait que comme un bon camarade.

Puis, brusquement, suivant toujours Constance, elle quitte Los Angeles pour New-York. De retour à la City, Norma l'engage comme assistant général manager à son studio. C'est en qualité de « financial manager » qu'elle fait ensuite partie de la Comic Film Corporation, mais très peu de temps; Norma lui confie plusieurs rôles dans *The isle of conquest*, *Yes or No*, et *The passion flower* et Constance un seul dans *The love expert*

Lorsque l'été dernier Norma, Constance et Dorothy Gish décidèrent de visiter l'Europe, Nathalie ne fit aucune difficulté pour les accompagner. Pour la première fois peut-être, elle fut extravagante, achetant à Paris tous les flacons de parfum qui lui plaisaient.

On peut considérer comme nulle la correspondance engagée pendant plusieurs années par les futurs fiancés, puisqu'elle consistait pour la plus grande partie en télégrammes. Le mariage de Constance à John Pialoglou rendait libre Nathalie.

Un télégramme : « Pour la seconde fois acceptez-vous proposition ? ».

Une réponse : « Oui ».

Ce fut tout.

Constance, le garçon manqué, le boute-en-train de la famille Talmadge, la petite dernière de Nathalie et de « Peg » (petit nom d'amitié donné à Mme Talmadge par ses filles) dont la renommée suit de près celle de Norma, est née à Brooklyn en 1900. Après avoir terminé ses études, elle rejoignit Norma au studio Vitagraph et comme elle, débuta comme figurante. Elle devait d'ailleurs toujours suivre sa sœur, passant comme elle successivement de Vitagraph à Triangle, à Selznick et à des productions privées. Après un grand nombre d'aimables comédies pour Vitagraph elle aborde sous la direction de David Wark Griffith le plus grand rôle de sa carrière dans *Intolérance*.

Pour Selznick c'est : *Scandal*, *The honeymoon*



Nathalie Talmadge

*Up the road with Sallie*, *A pair of silk stockings*, *Mrs Leffingwell's boots*, *Sauce for the goose*, *Romance and Arabella*.

Parmi ses productions privées éditées par First National notons :

*A temperamental wife*, *The virtuous vamp*, *Two weeks*, *In search of a sinner*, *Dangerous business*, *Mama's affair*, *Wedding bells*.

Rien de marquant dans la vie de la charmante comédienne, sauf peut-être son mariage à M. Pialoglou. La stupeur fut générale. Maman Talmadge elle-même eut recours à toute son indulgence pour pouvoir pardonner. *Cinémagazine* a déjà relaté l'incident.

Il y a quelques mois, le 26 décembre dernier, Constance et sa meilleure amie Dorothy Gish se mariaient secrètement, la première à John Pialoglou, d'origine grecque, négociant millionnaire en tabac, ami de la famille ; la seconde à James Rennie, artiste de théâtre très connu, surnommé à New-York « le plus beau garçon de Broadway » et son partenaire dans deux films.

Comme on peut le juger, la vie des sœurs Talmadge se résume en un seul mot : Travail. Leur succès, leur renom, c'est au travail qu'elles les doivent. Au travail, mais aussi à leur persévérance et à leur solidarité. Elles sont le vivant exemple de l'amour fraternel et de la bonne entente, rien ne pourra les séparer dans l'esprit de leurs admirateurs pour lesquels elles seront toujours « Les trois Talmadge ».

SUZANNE CARRIÉ.



Norma Talmadge et E. O'Brien.

## L'Anniversaire de la mort de SUZANNE GRANDAIS

Le souvenir de Suzanne Grandais semble impérissable. Dans le concours des « Étoiles Préférées », elle avait obtenu 2.720 voix et, certainement, elle eût été classée première si de nombreux lecteurs n'avaient cru devoir s'abstenir de voter pour elle à cause de sa mort tragique. Elle n'a laissé que des regrets émus parmi tous les fervents du cinéma qui furent aussi les admirateurs de cette jeune et jolie artiste si française, si parisienne.

Nous connaissons une fleuriste qui, chaque jour, met une de ses plus belles fleurs devant le portrait de Suzanne. Et nombreuses sont les ouvrières qui lui ont pieusement gardé toute leur affection.

Le 28 août dernier, il y a eu un an que Suzanne Grandais, qui avait un si bel avenir devant elle, mourut écrasée par l'auto qui, ayant fait panache, tomba sur elle.

Hier, 1<sup>er</sup> septembre, il y a eu un an qu'au milieu d'une foule d'amis, d'admirateurs et de mininettes dont elle fut l'idole, son petit corps martyrisé disparaissait sous les fleurs : et, dans l'immense église de la Trinité, trop petite, ce jour-là, pour contenir tous ceux qui portaient en leur cœur son deuil irréparable, la charmante artiste reçut la rituelle bénédiction qui entrebâille les portes du séjour des Bienheureux.

Si une âme y a bien sa place, c'est celle de Suzanne qui ne joua jamais que des rôles d'une moralité honnête et ne pouvant suggérer que belles et bonnes actions. Dans tous ses rôles, elle fut l'apôtre du dévouement : Souvenez-vous de *Suzanne*, mis en scène par MM. R. Hervill et L. Mercanton. Encore un beau film qu'on aimerait à revoir, comme on aimera à revoir *Mea Culpa* qui vient d'être réédité par « La Phocéa », pour commémorer le souvenir de l'inoubliable artiste dont la résurrection à l'écran nous arrache des larmes, même lorsque son spirituel sourire bien parisien souligne gentiment une gaminerie comme elle seule savait en faire à l'écran.

Mais quels mots attristés vaudront cette lettre que nous adresse un de nos lecteurs et que nous publions in-extenso :

« Encore quelques jours et il y aura bientôt un an que Suzanne Grandais nous a quittés. Victime d'une déplorable catastrophe aussi terrible que rapide, elle partait, à 27 ans, à un âge où les plus belles espérances dues à sa jeunesse et à son talent lui étaient permises.

Nous eûmes l'amère douleur, nous tous, ses amis ses admirateurs, ceux qui, enfin, l'aimèrent sincèrement, nous eûmes, dis-je, l'amère douleur de l'accompagner à sa dernière demeure, dans ce petit cimetière de Saint-Vincent, où sa tombe, toujours couverte de fleurs sans cesse renouvelées, témoigne ouvertement que l'oubli n'a pas encore déroulé son froid linéol.

Nous n'oublierons jamais cette physionomie si franchement sympathique, embellie par les charmes d'un beau sourire et d'un fin regard.

Parmi tant de nombreuses étoiles d'outre-mer qui aujourd'hui envahissent l'écran français, nous

nous plaisons à évoquer cette figure bien française, bien parisienne, qui fut à nous et qui sut nous donner tant d'admirables comédies, inoubliables de finesse, de sentiment et de gaieté ; nous nous permettons d'ajouter et cela sans crainte d'être démentis que, dans sa courte carrière, elle n'était pas poussée par le désir instinctif de faire rapidement fortune, mais, inspirée uniquement par son art, elle y mettait toute sa personne, tout son talent et tout son cœur ; nous en eûmes la réelle conviction par les émotions et les impressions diverses que nous ressentimes devant tous ses films.

Avec son art, elle aimait son pays, son beau Paris, son bon public, qui certes le lui rendait bien et, si elle eût vécu, elle nous eût certainement donné d'admirables œuvres de sa création.

L'oubli étant une sorte d'irrespect, j'estime qu'il serait élémentairement convenable de faire un petit effort, chacun apportant son idée.

De même que pour perpétuer la mémoire des grands hommes qui ont illustré le pays, la reconnaissance publique et officielle attache leurs noms à quelque institution, pourquoi ne l'imiterions-nous pas dans cette voie, pourquoi ne donnerions-nous pas son nom à un grand établissement cinématographique digne d'elle et situé en plein cœur de Paris.

C'est bien peu, allez-vous me dire, Monsieur le Directeur, mais nous commencerions à nous acquitter par là, d'une petite dette de gratitude. A son égard et aux yeux de l'étranger nous ne passerions pas pour un peuple vain et frivole, négligeant ses propres artistes pour n'admirer que ceux du voisin qui ne sont pas meilleurs, tant s'en faut. Si l'idée est très modeste, la pensée en est douce et nous serions heureux qu'elle germe, grandisse et fasse son chemin, car de toutes les fleurs du souvenir qui forment un bouquet celles de la reconnaissance et du cœur sont les plus belles.

A titre de modeste admirateur de Suzanne Grandais, je me devais en cet anniversaire de lui rendre un hommage aussi profond que sincère. »

J. FRANCIS.

L'idée de donner le nom de Suzanne Grandais à un établissement cinématographique est, non seulement des plus justes, des plus louables, mais encore des plus logiques.

Quand on voit tous les noms ridiculement prétentieux dont ont été affublés certains cinémas, on ne peut que regretter que leurs propriétaires n'aient pas été mieux inspirés.

Max Linder a sa salle. Pourquoi Suzanne Grandais n'aurait-elle pas la sienne, alors qu'on a donné à une salle récente le nom de Marivaux, littérateur du XVII<sup>e</sup> siècle (1688-1763), qui ne prévoyait pas le cinéma et qui, peut-être, ne l'aurait pas aimé.

Au nom de l'Association des Amis du Cinéma, la rédaction de *Cinémazine* s'est réunie pour porter le 28 août, une gerbe de fleurs sur la tombe de Suzanne Grandais, dont nous fûmes les admirateurs, et dont le souvenir sera impérissable dans les annales de l'art cinématographique français.

V. GUILLAUME-DANVERS.

## LOUIS FEUILLADE

L'auto franchit le portail et va s'arrêter quelques mètres plus loin devant une maison blanche. Les huit coups que l'horloge du clocher égrène lentement, dans l'air matinal, prouvent que le patron n'est pas en retard. Là-bas, dans le studio, une inquiétude fiévreuse règne. Le patron après avoir pris son volumineux courrier vient sur le « plateau ». D'un coup d'œil il a tout examiné et son visage témoigne la satisfaction qu'il a de se

sentir si bien compris et secondé. On répète, une fois, deux fois, trois fois. Louis Feuillade est partout à la fois, il joue tous les rôles, indique au besoin un geste ou une attitude, il montre le champ aux opérateurs qui font le point ; un autre opérateur est toujours prêt à prendre les premiers plans et les grosses projections. Phœbus se montre clément, tout se passe pour le mieux. Je profite d'un changement et de quelques minutes de repos que prennent les artistes pour interroger Louis Feuillade sur sa carrière. Il y a vraiment du travail pour tirer « les vers du nez » à ce diable d'homme ; il est d'une modestie terrible et il n'aime pas la publicité. J'obtiens tout de même tous mes renseignements.

Louis Feuillade est un des pionniers du Cinéma Français et il est venu au Cinéma en 1906, chez Gaumont, maison qu'il n'a plus quittée depuis.

Après avoir débuté par des séries de petites bandes ultra-comiques d'un court métrage, Louis Feuillade tourna *Le Festin de Balthazar* et de nombreux films dramatiques qui eurent de retentissants succès à cette époque.

Plus tard, ce fut la série de films dans lesquels se trouvait tout ce que les Américains ont pris depuis pour servir de bases solides à leur production ; je veux parler de la série des films de la Vie telle qu'elle est, comprenant *La Tare*, *Les Vipères*, *S'affranchir* et autres drames très puissants qui attirent les foules.

Avant la guerre, Louis Feuillade tourna encore de nombreuses bandes telles que *Union Sacrée*, *Fifi Tambour*, *L'Angoisse au Foyer*, *Deux Françaises*, *Fantômas* avec René Navarre, *Noces d'Argent* et une série de 5 excellents films en Espagne dont j'aurai l'occasion de reparler dans mon prochain article sur Fernand Herrmann.

Mobilisé au début de la guerre, Louis Feuillade partit simplement, comme toujours, faire son devoir. Il profita cependant d'une permission pour créer *Les Vampires*, le premier roman cinéma français qui fut accueilli avec joie, par le public, pendant ces tristes heures de guerre... Démobilisé, le metteur en scène réalisa encore *Herr Doktor*, *Le Bandeau sur les Yeux*, *L'Autre*, *Le Passé de Monique*, puis la série de films comiques avec

Cocantin Levesque dont on n'avait pas oublié l'hilarante silhouette de croquemort, Mazamette, dans les *Vampires*.

Enfin, Louis Feuillade tourna ses super-productions que le monde entier applaudit à tout rompre. Nous admirâmes *Judex* et *La Nouvelle Mission de Judex*, *Tih Minh*, *L'Homme sans Visage*, *Le Nocturne*, *L'Engrenage*, *Vendémiaire*, *Barrabas*, et ces magnifiques *Deux Gamines*, le plus gros succès des romans cinémas de la dernière saison.

Louis Feuillade vient de terminer *L'Orpheline*, film auquel nous réservons un article spécial, et il va immédiatement se remettre à la tâche, la seule chose que l'on puisse dire à propos du nouveau film, c'est qu'il sera interprété par la même troupe d'artistes

et que l'action se déroulera principalement au Portugal.

Les Cinés-Romans de Louis Feuillade constitueront maintenant l'apologie de la Famille et du Foyer. Vous avez tous remarqué que dans *Les Deux Gamines* le metteur en scène a complètement supprimé le genre dit policier-américain qui tourne par trop la tête à certains enfants. Il en sera maintenant toujours ainsi. Louis Feuillade, le maître incontesté du ciné-roman français a tenté la nouvelle formule qui lui a réussi au-delà de toute espérance ; il fait couler les larmes par le pathétisme des situations qu'il expose, et non par un spectacle violent composé d'éternelles batailles à coups de browning. Je félicite sincèrement M. Feuillade de cette louable et intéressante initiative et je lui adresse mes meilleurs remerciements pour le bon accueil qu'il voulut bien réserver à *Cinémazine*.

ROBERT FLOREY ;



LOUIS FEUILLADE

Le metteur en scène bien connu qui vient de tourner L'ORPHELINE



M. GEORGÉ, le vieux savant, enfermé Asmodée dans une bouteille.

## LA REVUE A L'ÉCRAN

On a beaucoup parlé il y a quelques semaines du *Visiophone*, cette remarquable invention française qui permet d'établir un synchronisme parfait entre les mouvements des personnages dont la vie artificielle se déroule sur l'écran et le rythme de la musique que joue l'orchestre, et le bruit fait autour de cette invention, bruit mérité, hâtons-nous de le dire, a quelque peu empêché l'attention de tous ceux qui s'intéressent au cinéma de se poser sur le film au cours duquel ce procédé était pour la première fois utilisé.

Ce film, *Asmodée à Paris*, aurait pourtant, a bien des titres, mérité qu'on parlât de lui autrement qu'en passant, car il avait pour auteur M. Rip, le plus fantaisiste des revuistes qui se soit donné comme tâche de commenter sur la scène et pour la plus grande joie de leurs contemporains, la fugitive actualité ! Et c'était la première fois que M. Rip entrait en rapport avec le Ciné. *Asmodée à Paris* était, en effet, transposée à l'écran, une de ces fantaisies-revues dont M. Rip a la spécialité et dont il nous a offert depuis plusieurs années tant d'amusants exemples !

Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il nous est donné d'assister à la projection d'une revue cinématographique. En 1912, en effet, MM. André Heuzé et H. Diamant-Berger eurent les premiers l'idée d'adapter à l'écran ce genre si parisien et si populaire : la Revue. Ils réalisèrent un film, qui se déroula sur l'écran de l'Omnia, sous le titre *De Film en aiguilles* et dont les cou-

plets adroitement tournés, étaient chantés à l'avant-scène par Mlle Pepa Bonafé et M. Francis Manoël. Quelques mois plus tard, une autre revue des mêmes auteurs, *Au bout du Film*, était présentée au Casino de Paris et chantée par Mlle M.-T. Berka et M. Jean Bastia. Le succès de ces deux revues fut si grand qu'en pleine guerre, MM. Heuzé et Diamant-Berger n'hésitèrent pas à reprendre la même idée et réalisèrent une troisième revue cinématographique qui après avoir été créée à l'Ambigu, accomplit une brillante tournée en province. Dans ces différentes revues, tous les tableaux se déroulaient sur l'écran de chaque côté duquel un compère et une commère montaient la faction et se contentaient de commenter par de brèves répliques, par quelques couplets et rondeaux, les différentes scènes à mesure qu'elles se succédaient sous les yeux des spectateurs. Ces revues cinématographiques avaient, à mon humble avis, un très grave défaut : elles étaient trop modestes, modestes de conception, modestes d'exécution ; la plupart de leurs tableaux étaient mesquins, ne mettaient en scène que quelques artistes. D'autre part, leurs auteurs n'avaient pas suffisamment compris, me semble-t-il, quel auxiliaire précieux le cinéma peut être pour des revuistes. La Revue est avec la Féerie le domaine élu de la Fantaisie (il n'y a d'ailleurs aucun inconvénient à ce que la Revue et la Féerie se pénètrent un peu mutuellement) et les meilleurs revuistes vous diront tous combien ils regrettent que

les exigences de la mise en scène théâtrale : exiguité du plateau, imperfection des moyens matériels permettant les apparitions, les rêves, etc., etc., les empêchent de réaliser fréquemment et d'une manière qui ne prêterait pas à la moquerie les tableaux que leur imagination conçoit, encore que l'on ait réussi sur des scènes comme celles des Folies-Bergère et du Casino de Paris, par exemple, des merveilles d'ingéniosité et de goût !

Or, le cinéma a la possibilité de réaliser et de façon à peu près parfaite ce que le Théâtre est obligé de négliger. Les tableaux les plus fantaisistes, les rêves les plus fous peuvent être saisis par l'objectif, à condition toutefois qu'une étroite collaboration ait été établie entre un auteur et un metteur en scène qui seraient tous deux un peu poètes, un opérateur qui manierait habilement la lumière et quelques interprètes qui consentiraient à transformer pour les nécessités cinématographiques la Fantaisie qui a fait leur célébrité sur les planches.

Les auteurs d'une revue qui fut donnée l'année dernière sur un petit théâtre, semblaient avoir compris ce rôle nouveau du cinéma et c'est au cinéma qu'ils demandèrent de réaliser



Mlle Simone JACQUEMIN (Naïc) et M. PIÉRADE (Yves Le Quéraedeo)

les tableaux à grande mise en scène que l'exiguité de leur plateau les empêchait de présenter à leurs spectateurs avec les moyens habituels. Mais ce ne fut, là encore, qu'une tentative sans lendemain, car là encore les choses avaient été faites petitement !

Il faut donc en arriver à *Asmodée à Paris*, pour se trouver en face d'une véritable revue cinématographique. M. Rip est, par goût et par nécessité, trop au courant de l'actualité, pour n'avoir pas remarqué depuis longtemps toutes les possibilités encloses dans le cinéma. Il est donc tout naturel qu'il ait appliqué les ressources de son esprit à faire s'épanouir une de ces possibilités. *Asmodée à Paris*, pour être un coup d'essai, n'est pas loin d'être un coup de maître et présente indéniablement un immense intérêt quant à ce que nous sommes en droit d'attendre de la revue à l'écran.

Rompant délibérément avec tout ce qui avait été fait avant lui, M. Rip a supprimé le compère et la commère qui semblaient indispensables jusqu'à présent pour conduire une scène même cinématographique. Les textes commentant les divers tableaux d'*Asmodée à Paris* apparaissent donc sur l'écran entre les scènes auxquelles ils s'appliquent, comme les sous-titres d'un film ordinaire. De cette façon, l'attention du spectateur n'est pas détournée de l'écran par les acteurs vivants, mais l'action, qui, dans une revue plus que dans n'importe quel autre film a besoin de filer rapidement se trouve ralentie. A vrai dire, c'est là la seule modification importante que M. Rip ait apportée à la façon dont nous étions jusqu'à lui présentés les revues cinématographiques. Toutes les autres améliorations qu'*Asmodée à Paris* marque sur ses aînées, viennent de la qualité de l'esprit de son auteur qui fait une place beaucoup plus grande que ses devanciers à la Fantaisie. *Asmodée à Paris* est l'histoire d'un bon diable qui, enfermé jadis dans une bouteille par un vieil alchimiste, est



M. BARKLETT, dans le rôle d'Asmodée

rendu à la liberté par un jeune pêcheur breton. Pour récompenser son libérateur, le bon diable l'emmène à Paris, lui révèle la vie de la grande ville et lui donne le pouvoir de revêtir successivement trois personnalités différentes. C'est l'histoire de ces trois métamorphoses qui fait le fond d'*Asmodée à Paris*, fond sur lequel M. Rip a brodé des variations amusantes. Malheureusement, M. Rip qui pourtant ne manque pas d'audace, n'a pas osé se débarrasser des habitudes qui ont jusqu'à présent présidé à la réalisation de toutes les revues cinématographiques.

Il n'a pas osé faire assez grand, il n'a pas profité des ressources incomparables que le cinéma mettait à sa disposition, il s'est trop facilement contenté en ne demandant au cinéma que ce qu'il a l'habitude de demander au théâtre. Je serais désolé si l'on voyait là des critiques injustes. Ces quelques restrictions me sont uniquement dictées par le désir que j'avais en arrivant à la présentation d'*Asmodée à Paris*, de trouver dans ce film l'expression idéale de la Revue Cinématographique, désir qui ne s'est pas trouvé pleinement satisfait, car si *Asmodée à Paris* marque un très réel progrès sur les revues que le cinéma nous avait offertes jusqu'à présent, tout espoir n'est pas enlevé à ceux qui voudraient faire mieux. Il convient même sans doute de nous féliciter qu'*Asmodée à Paris* ne soit pas un film parfait car ainsi M. Rip aura sans doute envie de lui donner d'ici peu un frère et nous souhaitons dès à présent trouver dans cette nouvelle revue cinématographique, des scènes comme celles qui tournent en ridicule la façon dont travaillent nos metteurs en scène de films à épisodes et ces films eux-mêmes, ou comme celles

qui nous montrent les préparatifs d'un duel qui sont d'une verve, d'une ironie vraiment rares et neuves au cinéma. Elles nous donnent la certitude que les qualités qui font au théâtre le succès d'un auteur comme M. Rip doivent également le faire triompher au cinéma et que le jour n'est pas loin où nous applaudirons à l'écran des revues qui n'auront rien à envier aux meilleures revues données dans nos music-halls, nos théâtres et nos cabarets. Le cinéma permet en effet, de réunir dans un même film les éléments divers qui font le succès des différents genres de revues — et M. Rip, en faisant tenir les scènes où il se moque de l'actualité dans le cadre d'un intrigue a compris quelle est la seule véritable difficulté que puisse rencontrer l'auteur de revues cinématographiques. La réalisation d'un film exige en effet un délai de deux ou trois mois pendant lequel l'actualité risque fort d'être démodée. Si la partie essentielle du film est constituée par une intrigue à l'intérieur de laquelle les scènes d'actualité peuvent entrer comme des tiroirs dans un meuble, cet inconvénient tombe, car une scène d'immédiate actualité peut toujours et facilement être conçue écrite, répétée, enregistrée, développée et tirée en une quinzaine de jours, ce qui lui permettrait de venir remplacer très rapidement à l'intérieur du cadre-intrigue rigide une scène dont l'intérêt serait périmé.

Retenons donc la date à laquelle *Asmodée à Paris* a fait son entrée dans le monde parisien, car il est probable — souhaitons-le, ardemment! — que ce film aura appris à quelques auteurs qu'ils ne doivent pas craindre de laisser leur esprit et leur ironie collaborer avec le cinéma!

RENÉ JEANNE.

Tous les samedis, lisez

## LE JOURNAL AMUSANT

Prix : UN franc

En Préparation :

### 12 RÉCITS DE MONSIEUR X.X.X.

ANCIEN CHEF DE LA SURETÉ

d'après le scénario de MM. René BIZET et Jean BARREYRE

Premier Récit : RESTITUAS

RIVIERA-FILMS

Saint-Laurent-du-Var, près Nice (Alpes-Maritimes)

## L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Roman-Cinéma d'Aventures Policières en 8 Épisodes

PAR ANDRÉ BENCEY. — FILM ET CLICHÉS PATHÉ



Le banquier Muzillac, sa femme et sa belle-fille.

DEUXIEME EPISODE

### L'OMBRE DU PASSE

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'André Muzillac avait brutalement brisé ses attaches pour aller tenter au loin les chances d'une vie nouvelle...

Or, vers la fin de mai 192..., le monde de la finance sud-américaine et toute la haute société de Rio-de-Janeiro étaient mis en émoi par cet écho, paru dans un des grands quotidiens de la ville : « M. André Muzillac, fondateur de la Banque du Parana, abandonne le Brésil pour la France dont il est originaire. En vue de favoriser les échanges commerciaux entre les deux pays, il va créer à Paris une importante succursale de son établissement. »

Ces quelques lignes avaient été rédigées par le banquier lui-même, jaloux, en annonçant son départ, de signaler aux confrères l'extension qu'allait prendre sa maison.

Ceux qui avaient connu autrefois le comp-



— Quelle joie pour moi de revoir bientôt cette France dont je suis parti si jeune!

table de M. Rémy, auraient hésité à retrouver le fiancé de Gabrielle Lalande en cet homme robuste et droit, à la froideur hautaine. Avec ses cheveux qui grisonnaient aux tempes, son visage minutieusement rasé, sa tenue sobre mais impeccable, le personnage en imposait. La réussite de ses affaires, aussi bien que la grosse fortune apportée par sa femme, veuve richissime, l'avaient armé de cette assurance cossue que procure l'argent.

Sur le point de quitter cette ville brésilienne dont le séjour lui avait été si favorable, Muzillac, en son hôtel somptueux de l'avenue Beira-Mar, procède, ce matin-là, à un dernier rangement de ses papiers.

Un dossier, qu'il sort du tiroir secret de sa table de travail, laisse apparaître, entre les feuillets jaunies des vieilles lettres qui le composent, le portrait de sa mère. Il le contemple longtemps, les yeux humides, le cœur serré : — Pauvre maman! murmure-t-il. Comme elle a dû souffrir par ma faute!...

Pieusement, il baise l'image; puis, comme pris du besoin de vivre une fois encore sa jeunesse gâchée, il parcourt les feuilles du dossier. Et voici d'abord la missive que lui adressa la concierge de la rue de la Convention, lorsque, bourrelé de remords et sans réponse à ses lettres, il voulut, par elle, obtenir des nouvelles de Mme Muzillac : « Monsieur, en mains votre honorée du 15 janvier dernier, je viens vous dire que votre mère est morte depuis bientôt un an. C'est si triste quand on n'a qu'un fils de le voir vous abandonner, que la pauvre femme n'a pas pu survivre à son malheur... »

Ce sont maintenant des fiches de l'agence Argus — police privée — de laquelle il réclama certains renseignements. On y disait : « M. Rémy : décédé depuis 1900; son usine de Javel est passée à une société anonyme. »

« Mlle Lalande (Gabrielle) : cette jeune personne a quitté la maison indiquée en mars 1896, et il nous a été impossible de retrouver sa trace. »

Quelque temps, Muzillac avait eu aussi la hantise de savoir ce qu'était devenu Servin, son complice. Il s'était discrètement enquis auprès du Consul de France, à Rio-de-Janeiro, qui lui avait fait tenir une lettre émanant du Ministère de la Justice. Elle notifiait, celle-là : « Des pièces du dossier Servin (Georges), il résulte que ce dernier, condamné en 1896 à cinq ans de travaux forcés pour vol qualifié au préjudice du sieur Rémy, s'est évadé de Saint-Laurent-du-Maroni en 1898. »

« Mais la pirogue dont il s'est servi à chaviré et l'évadé s'est certainement noyé, bien qu'on n'ait pas repêché son corps... »

En relisant ces lignes, un pli dur s'est creusé entre les sourcils de Muzillac. C'est que le visage autoritaire et sournois de Servin s'impose soudain à sa mémoire. Il revoit son ancien collègue narguant, tandis que les policiers

l'emmenent, sa mère et Gabrielle, effondrées de douleur. Qu'avait-il donc dans les veines à cette époque, lui-même, André, pour avoir subi l'ascendant d'un tel misérable?... Mais, tout cela est si loin, maintenant!... Et, puisqu'aucun des témoins de ces tristes heures de sa vie ne subsiste, pourquoi conserver ces papiers de honte et de misère?... Le passé est bien mort, meure aussi ce qui s'y rattache... Il craque une allumette et, sur une coupe d'argent, fait flamber lettres et documents.

— Fini! soupire-t-il, brûlé!... tout cela n'est plus que fumée... Ah! si les souvenirs pouvaient s'envoler aussi facilement!...

André Muzillac n'eut pas le loisir de rêver plus longtemps devant les cendres tièdes. Deux femmes, d'une beauté très pure, étaient entrées et l'avaient entouré de leur affectueuse tendresse. L'une d'elles était l'épouse du banquier; l'autre, sa belle-fille, Suzanne, née du premier lit de Mme Claire Muzillac...

— Tout est prêt, s'écria la jeune fille. Les bagages sont au bateau. C'est l'heure de partir...

La fièvre qui précède les grands départs s'empara tout à coup de Muzillac :

— Ah! mes chéries, fit-il, enlaçant les deux femmes, quelle joie pour moi de revoir bientôt cette France dont je suis parti si jeune!... Je veux, là-bas, au milieu des splendeurs de Paris, vous créer une existence de reines...

Deux heures plus tard, debout sur le tillac du transatlantique qui les emporte, Muzillac contemple le paysage familier qu'il ne reverra plus : les crêtes de Petropolis et la Serra dos Orgaos; les pics abrupts de la Tijuca et du Corcovado. A mesure qu'à grands coups de ses multiples hélices, le navire s'éloigne dans la baie, dont chaque flot rit et danse au soleil, la ville de Rio, si longtemps bienveillante à l'exilé, s'estompé au loin, dans son cadre de verdure et de montagnes, et semble reprocher au voyageur son ingratitude. Mais, qu'importe à celui-ci! Franchis les Dos Irmaos, c'est la pleine mer... A toute vapeur, il vogue vers la France...

A ce moment, Muzillac se croyait bien libéré d'un passé définitivement aboli. Il ne prévoyait guère les événements qui allaient surgir, quelques mois à peine après son installation à Paris, pour lui rappeler que tout homme doit régler tôt ou tard l'arriéré de ses comptes avec le destin...

\*\*\*

Dans le bureau de son agence, cité Trévisé, le célèbre détective privé William-Baluchet, parcourait rapidement sa correspondance du jour, lorsqu'on lui remit la carte d'un visiteur :

— Ah! très bien, fit-il joyusement. Faites entrer.

Presque aussitôt, on introduisit un homme de haute stature, au visage noble, à l'œil très doux. Sous la forte moustache grise, la lèvre



— Mon filleul, M. Jacques Leroy, vous servira de guide.

un peu épaisse était l'indice de la bonté. Au revers de son veston, la rosette de la Légion d'Honneur.

— Monsieur de Tramont, fit Baluchet, offrant un siège, comme j'ai eu le plaisir de vous l'écrire, mon enquête est terminée... M. Muzillac, directeur de la Banque du Parana, 196, rue Laffitte, est bien l'homme que nous cherchions depuis de si longs mois...

Tout en disant ces mots, le détective avait atteint, dans un classeur, une note qu'il montra à son client; puis, il en récita par cœur le libellé :

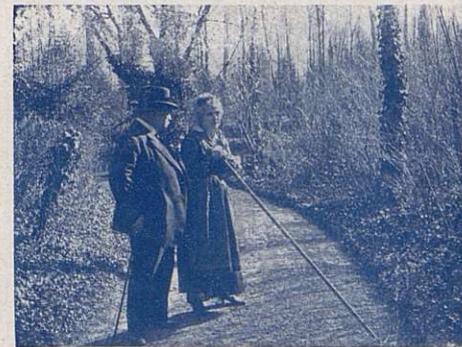
— Muzillac, André, parti en 1896 pour l'Amérique, est entré, comme comptable, à Rio-de-Janeiro, chez M. Delpierre, français, grand fabricant de soieries. Celui-ci remarque vite la vive intelligence de son employé; il l'aide à percer. Muzillac guide heureusement son patron dans ses opérations financières, et finit par être admis dans la famille, traité en ami. M. Delpierre meurt subitement, laissant une immense fortune à sa jeune veuve et à la fillette née de leur union. Muzillac prend en mains les intérêts de Mme Delpierre; il est entreprenant, joli garçon, sait se faire aimer et réussit à épouser, après deux ans de veuvage. Réalisant alors ses rêves ambitieux, il fonde la Banque du Parana, dont il vient de

créer une succursale à Paris et une autre à Bordeaux.

M. de Tramont complimenta longuement le détective, s'émerveillant de sa prodigieuse mémoire :

— C'est le métier qui veut ça! répondit modestement Baluchet qui se leva pour reconduire le visiteur.

— Monsieur, dit celui-ci, en lui serrant la main, il me reste à vous remercier au nom de



— Et si Baluchet ne s'est pas trompé, l'avenir de notre Jacques me paraît assuré.

mon filleul, pour votre surprenante enquête. Vous êtes un grand... un très grand policier (je prends le mot dans son sens le plus flatteur). Et je vais, sans tarder, mettre à profit votre flair remarquable et votre science éclairée.

Laissant Baluchet savourer en gourmet ces louanges méritées. M. de Tramont quittait en hâte la cité Trévis. Sautant dans un taxi, il se faisait conduire à la gare de Lyon et prenait un billet d'aller et retour pour Montigny-sur-Loing. C'est en ce coin feuillu, tout à l'orée de la forêt de Fontainebleau, qu'habitait son vieil ami Marc-Leroy.

Renaud de Tramont, peintre illustre, membre de l'Institut, et Marc-Leroy, statuaire modeste et quelque peu bohème, s'étaient connus jadis, à l'école des Beaux-Arts, alors qu'ils avaient l'un et l'autre l'âge de tous les espoirs et de toutes les illusions. Mais, tandis que le peintre partait pour la villa Médicis où l'envoyait son grand-prix de Rome, le sculpteur, par la mort prématurée de son père, se voyait contraint d'interrompre ses études et de gagner sa vie chez un ornementiste.

Tramont, déjà presque célèbre, quand il revint d'Italie, d'où ses envois avaient consacré sa renommée, trouva Leroy marié à une femme charmante qui, par économie, lui servait de modèle. Le ménage, bien que sans enfant, ne roulait point précisément sur l'or; le peintre secourut souvent de ses deniers son ancien condisciple, et, grâce à ses relations, parvint à lui procurer quelques commandes et un peu de bien-être.

D'ailleurs, le hasard allait se charger de faciliter à Tramont les moyens d'aider Leroy sans l'humilier. Peu après son retour, mourut à la clinique d'un autre de leurs amis, le Dr Poncet — jeune médecin qui s'était spécialisé dans la lutte contre la tuberculose — une pauvre veuve phthisique. La malade avait manifesté une telle joie chaque fois que l'artiste s'informait de sa santé, que Tramont, pris de pitié, la visitait presque régulièrement. A son lit de mort, la tuberculeuse lui fit promettre de devenir le parrain de son petit Jacques, charmant garçonnet de quatre ans.

La santé de l'enfant, un peu frêle, réclamait le grand air et les bois. Le peintre le confia aux soins de Leroy, qu'il installa dans ce joli coin de Montigny. Il put, dès lors, ouvrir plus largement sa bourse sous prétexte d'assurer à Jacques la nourriture du corps et celle de l'esprit. Actuellement, le protégé de l'artiste, malgré la grande guerre qui avait retardé ses études, venait d'être reçu licencié en droit...

— Bonnes nouvelles, ma chère Clémence!... cria Tramont à Mme Leroy, du plus loin qu'il l'aperçut venant à sa rencontre.

Et, s'emparant du bras de la femme de son ami, tout en la ramenant doucement vers l'atelier drapé de feuillage, le peintre la mit au courant de ce qu'il avait appris cité Trévis.

— Et si Baluchet ne s'est pas trompé — ce qui est peu probable — conclut-il, l'avenir

de notre Jacques me paraît assuré... J'ai mon idée!... Mais, chut! le voici... gardez-moi le secret...

En effet, attiré par le bruit confus des voix, un grand jeune homme d'allure distinguée, à la physionomie intelligente, s'encadrait dans la porte, au seuil de l'atelier. Apercevant le visiteur, il s'élança au-devant de lui :

— Bonjour parrain! cria-t-il gaîment. Père va être joliment content de vous voir! Il est cloué sur sa chaise-longue et s'ennuie ferme sans vouloir l'avouer...

— Alors vieux?... Toujours tes rhumatismes?... fit le peintre, fraternel, en s'approchant du statuaire.

— Hélas! soupira Leroy, secouant les mâchoires de sa crinière grisonnante. Ces sacrées douleurs m'empêchent toujours de travailler... c'est désespérant!

— Allons, mon bon, ce n'est pas le moment de jeter le manche après la cognée! Vois un peu l'effet de tes paroles sur ce pauvre Jacques!...

— C'est vrai, dit celui-ci, de qui le front s'était rembruni... n'est-il pas mortifiant pour moi d'être ainsi à leur charge... et depuis si longtemps!

— Mon petit, fit Tramont, ne te décourage pas... Avant peu, tu pourras payer à tes parents adoptifs tout le bien qu'ils t'ont fait, car j'aurai probablement, moi-même, une belle... une très belle situation à t'offrir. C'est pour t'en aviser que je suis venu...

Cependant, malgré les supplications réitérées de Jacques, au long de l'après-midi, Renaud de Tramont ne voulut donner aucun détail et, sur le point de regagner Paris, il invita seulement son filleul à venir, dès le lendemain, à son atelier du boulevard de Clichy, l'aider à mettre sur pied certaine exposition de ses œuvres dont il caressait le projet.

Annoncée à grand renfort d'invitations, d'affiches et de réclames dans la presse, l'Exposition particulière des œuvres de Tramont avait le jour de l'ouverture, attiré en l'hôtel du maître, une foule élégante — mondains réellement amoureux d'art, ou snobs craignant d'être taxés de manque de goût s'ils ne se montraient à cette solennité.

L'artiste, correct et courtois, guidait ses invités, mais laissait volontiers à Leroy et à Jacques, le soin de chaperonner tel personnage de marque. Tramont, d'ailleurs, paraissait inquiet et esquissait une moue, quand, au signe d'intelligence qu'il faisait à Mme Leroy — chargée de pointer les cartes d'entrées — celle-ci répondait par un geste négatif.

C'est seulement vers quatre heures que l'œil de l'artiste s'éclaira à la vue de deux femmes dont l'arrivée faisait sensation. Tramont, bien qu'accoutumé de longtemps à la perfection plastique de certains modèles, demeurait muet d'admiration devant la radieuse beauté des visiteuses. Cependant, rappelé à la réalité par le voisinage de Jacques, il se porta au-devant

des nouvelles venues : « N'est-ce pas à Madame André Muzillac que j'ai l'honneur de parler? dit-il à la plus âgée.

— Elle-même, Monsieur!...

— Permettez alors que je me présente : Renaud de Tramont...

— Oh! mon cher maître, que de gratitude! fit Mme Muzillac... Votre invitation nous a ravies, ma fille et moi... Elle surtout, ajouta-t-elle désignant sa jeune compagne... Suzanne est éprise de toutes les choses de l'art... Quant à mon mari...

— Il est fâché, en effet, que M. Muzillac n'ait pu vous accompagner... J'aurais été heureux de solliciter de lui l'autorisation de faire votre portrait... La demande, je sais, peut vous sembler hardie, mais il est pour les vieux artistes des grâces d'état, et il est convenu qu'on leur passe beaucoup...

— Trop flattée de votre offre, mon cher maître... Je crois pouvoir d'avance vous garantir le consentement de M. Muzillac.

— Mais je bavarde, reprit le peintre et voilà qu'il faut que je m'excuse de vous retenir ici... Aussi, reprit-il en happant Jacques au passage, vais-je vous confier à mon filleul, M. Jacques Leroy, qui vous servira de guide...

Jacques s'inclina; mais, comme il se redressait, son regard s'attacha à celui de Suzanne, et il se sentit soudain si intimidé et si gauche qu'il ne put articuler une parole.

— Va, mon enfant! dit affectueusement Tramont à qui ce trouble n'avait point échappé.

Et l'excellent homme suivit, pensif, d'un œil attendri, le trio qui filait le long des cimaises...

Ce que femme veut...! Huit jours ne s'étaient pas écoulés que commençaient des séances de pose qui devaient se succéder régulièrement et créer bientôt une sorte d'intimité entre l'artiste et son modèle.

Mais, si attentif que fût Tramont à jeter sur la toile les traits délicats de Mme Muzillac, il n'en suivait pas moins attentivement les phases de l'amour naissant entre Jacques et Suzanne; car celle-ci, chaque fois, accompagnait sa mère.

— Jacques, dit-il, un jour que la séance se prolongeait, montre donc mes dernières esquisses à Mlle Muzillac, cela la distraira...

— Dites Mlle Delpierre, maître, rectifia la mère en veine de confidences, tandis que les amoureux, ravis d'un instant d'isolement, se retiraient dans le fond de l'atelier... Suzanne est de mon premier mari...

Tramont sourit sous sa moustache. Il venait de contrôler la justesse d'un des renseignements de Baluchet : Suzanne n'était que la belle-fille du banquier...

\*\*

En sa riche demeure de l'avenue Mozart, dans le grand salon au décor fastueux dont les ors neufs brillaient peut-être un peu trop



— Mon plus fidèle adorateur, le comte de Saulnay.

sous les lustres électriques, André Muzillac avait convoqué cent convives — fleur du Tout-Paris boursier — à venir fêter avec lui « l'illustre maître auteur du portrait de sa femme ».



— Rien de bon à vous annoncer...

Au jour dit, ils étaient accourus tous les cent, car les commensaux ne manquent jamais à l'appel quand la chère est fine et jolie la maîtresse de maison.



Et tout ce monde menait joyeuse vie.

Sur un chevalet d'ébène, le portrait, prétexte du gala, attirait tous les regards, déchaînait les compliments. Tramont, comblé de louanges à en être las, s'était retiré dans l'angle d'un boudoir où il tentait de s'isoler avec Mme Muzillac, la seule personne avec Suzanne qu'il connût bien dans cette élégante cohue de finance, quand un homme, entre deux âges, au masque glabre, à la mise recherchée, un élégant cavalier, en somme, et non dépourvu d'une certaine distinction native, s'interposa :

— Ah! non, cher maître! s'écria-t-il gaiement. Le portrait est fini... Vous n'avez plus le droit d'accaparer le modèle...

Tramont n'aimait pas la familiarité qui s'impose : il fronçait déjà le sourcil, quand Mme Muzillac :

— Permettez, dit-elle, que je vous présente mon plus fidèle adorateur : le comte de Laulnay, fondé de pouvoir de mon mari.

Le quidam s'inclinait, souriant avec fatuité, mais Suzanne, passant près du groupe, s'empara du bras de l'artiste :

— Et moi, dit-elle, on m'oublie?... Je vous veux pour moi seule, maître, et je vous enlève...

Tramont, amusé, laissa la mère à son flirt et suivit la fille. Quand ils eurent pris place sur un divan moelleux :

— Eh! quoi, Mademoiselle! fit-il d'un ton qui voulait paraître fâché. Est-ce ainsi que vous me demandez des nouvelles de mon fileul?... Vous l'oubliez donc, lui aussi, ce pauvre Jacques qui se morfond de ne plus vous voir?...

Suzanne rougit, baissa les yeux, essaya même de se composer une mine sévère... Mais sa belle franchise ne put y tenir :

— Eh! quoi, riposta-t-elle, mi-rieuse, mi-sérieuse, ne devinez-vous pas que si je vous ai enlevé, c'était tout justement pour vous parler de lui?...

Engagée sur ce ton, la conversation se poursuivit gracieuse et enjouée; Tramont venait d'entamer un long éloge de Jacques, lorsque le banquier s'approcha. Il était escorté d'un homme singulier, dont la vulgarité frappa désagréablement l'artiste que toute laideur choquait : trapu, lourd de santé, le front barré de rides et la bouche amère, trop de bagues aux doigts, la chaîne du gilet trop massive et l'habit noir mal coupé... Tramont, d'un clin d'œil, en nota mentalement le croquis.

— Mon cher maître, dit le banquier, un des piliers de ma maison : M. Georges Nadeau...

— Le chien de garde de père! interrompit Suzanne...

— Mon ami et homme de confiance, ma chère Suzanne, rectifia Muzillac...

Suzanne eut un haut-le-corps... Allait-elle se cabrer?... Tramont le souhaita presque, tant le « chien de garde » lui déplaisait. Le traditionnel : « Madame est servie » d'un valet, retentit à point pour tirer tout le monde d'embaras. L'artiste offrit son bras à la jeune

filie; par couple, les invités gagnèrent la salle à manger.

A ce dîner, dans l'étincellement des cristaux et de l'argenterie, parmi la somptuosité des toilettes et la richesse des tentures, Tramont fut étourdissant de verve. Si sa galanterie parfaite lui assura les sympathies féminines, son humour artiste lui conquiert les suffrages des hommes, qui admirent volontiers ceux dont ils redoutent l'esprit.

Muzillac, en particulier, était ravi de posséder un si brillant causeur. Pour l'avoir à lui tout seul, il l'entraîna vers la serre, à l'heure des cigares.

Veillés de loin par le fidèle Nadeau, les deux hommes jasaient d'amitié, égrenant les banalités ordinaires d'un après-dîner mondain, lorsque Tramont, se renversant sur son siège et semblant poursuivre quelque mirage lointain au travers des volutes parfumées de son havane, dit tout à coup :

— Figurez-vous, mon cher Monsieur, que j'ai connu jadis, chez un nommé Rémy, industriel de mes amis, un comptable qui portait votre nom et votre prénom... Un de vos parents peut-être?...

Ce disant, il fouillait d'un œil pénétrant le regard du financier. Celui-ci avait blêmi, mais il se ressaisit vite, et la voix presque assurée :

— Ma foi non!... dit-il en souriant. Simple coïncidence. Je ne me connais point de parent... Rien de commun avec votre Muzillac...

Un silence lourd plana pourtant toute une longue minute. Tramont, placide, achevait son cigare; le banquier cherchait le moyen de rompre ce tête-à-tête si sottement recherché par lui-même...

\*\*

— Asseyez-vous, Monsieur! fit le banquier à Jacques Leroy qui, le surlendemain, lui remettait une lettre d'introduction de son parrain.

Et, sans plus se soucier du visiteur, André Muzillac continua la conversation engagée avec un gentleman à monocle en qui Tramont n'eût pas hésité à reconnaître le beau comte de Laulnay. Enfin, la discussion épuisée, Muzillac parut se souvenir de la présence du jeune homme, déjà déconcerté par cet accueil. Le dévisageant d'un regard froid, il lui posa quelques questions, puis, lui montrant la lettre écrite par l'artiste, il dit :

— Votre protecteur et parrain m'avise que vous seriez heureux d'appartenir à mon personnel... Croyez que je suis désolé de ne pouvoir lui être agréable, mais je n'ai, en ce moment, aucun emploi disponible!...

Et le banquier se souleva légèrement pour marquer qu'il ne pouvait perdre son temps davantage.

Jacques sortit tête basse, sans remarquer le coup d'œil qu'échangeait, avec le comte, Nadeau qui venait d'entrer : ce coup d'œil semblait dire : « D'où sort-il, celui-là?... Et que vient-il chercher ici? »

Ce qu'il était venu chercher? Une situation. Et Tramont, en le recommandant à Muzillac, avait paru si sûr de la réussite de la démarche que ce congé, refus presque brutal, laissait Jacques comme assommé.

Sur le seuil de la banque, il se trouva nez à nez avec Suzanne et sa mère qui descendaient de voiture et qui, remarquant sa mine longue, le confessèrent.

— Comment, fit Mme Muzillac indignée, dès qu'il eut fini son récit, mon mari ne vous a pas même promis de s'occuper de vous?... C'est inimaginable! Ne vous désolerez pas, cher monsieur, je vais plaider votre cause... Priez M. de Tramont de passer chez moi ce soir. J'aurai, je pense, du nouveau pour vous...

Tramont n'eut garde de manquer à l'invitation.

La femme du banquier, ce soir-là, recevait quelques intimes :

— Hélas! cher maître, dit-elle à mi-voix au peintre, dès qu'il se présenta... rien de bon à vous annoncer. Mon mari est buté, dirait-on... On croirait presque qu'il a, contre M. Jacques, un parti pris auquel je ne comprends rien...

Tandis qu'à ces mots, le visage de Suzanne se nuancait de tristesse, Tramont laissait errer sur ses lèvres un sourire indulgent.

— Votre mari est mal disposé, madame, fit-il. Ça lui passera... Si même vous le permettez, je vais aller insister auprès de lui...

— Allez, maître... Insistez!... Vous le trouverez dans la serre...

Elles le menèrent jusqu'à la porte du jardin d'hiver où Tramont, dès le seuil, aperçut Muzillac, debout, les bras croisés, plongé dans ses réflexions. Délibérément, l'artiste marcha vers lui.

Au bruit du sable crissant sous les pas du visiteur, le banquier leva la tête et ne put réprimer une crispation d'humeur :

— Excusez-moi de troubler votre rêverie, cher monsieur, fit Tramont très calme, mais je voudrais vous entretenir de certaines choses graves...

Et il indiquait une banquette d'osier, nichée par un bouquet de palmiers-nains. Subissant à contre-cœur la volonté de cet intrus, Muzillac y prit place.

A ce moment, il parut aux deux hommes qu'une ombre se glissait derrière eux; ils se retournèrent d'un même mouvement machinal; mais ils n'aperçurent personne...

— Or ça, cher monsieur, dit sans préambule le peintre, nous disions donc que mon fileul n'avait pas trouvé près de vous, ce matin, la réception que je lui avais fait prévoir!...

— Je n'ai, en effet, aucune place pour lui dans mes bureaux, répondit sèchement le financier... N'insistez pas, je vous prie!

Tramont fixa Muzillac d'un regard aigu : — J'insiste, au contraire, fit-il... Voyez plutôt ceci...

Et le peintre sortit de sa poche une épreuve



— Lis tout haut, afin que notre bonne Clémence ait, la première, sa part de joie.

photographique qu'il mit sous les yeux du banquier. C'était la reproduction de l'aveu qu'avait



Minuit sonnait quand il arriva boulevard de Clichy.

autrefois signé à M. Rémy le comptable infidèle.

— Comment ce papier est-il entre vos



A la lueur dansante d'une bougie, deux ombres se profilaient.

mains? râla Muzillac, atterré, et sans songer à nier.

— Peu importe! dit Tramont en serrant tranquillement le document dans son portefeuille. L'essentiel est que vous compreniez que, dans la vie, tout se paie. Compensez par des actes généreux et bons le mal que vous avez fait jadis, et je vous rendrai cet écrit... je vous en donne ma parole...

A son lever, le lendemain, Tramont trouvait cette lettre dans son courrier :

« Monsieur,

« Vous pouvez m'envoyer votre filleul, à qui j'ai l'intention de confier le poste de chef-adjoint de mon contentieux.

« Recevez mes salutations,

« André MUZILLAC. »

— Parbleu! Je savais bien qu'il y viendrait, dit l'artiste... Courrons à Montigny porter la bonne nouvelle à ce brave Jacques.

Et il sauta dans le train après avoir prévenu Firmin, son vieux valet de chambre, qu'il ne rentrerait sans doute pas dîner...

Il trouva l'atelier du sculpteur en liesse. Pour célébrer sainte Clémence, patronne de sa femme, Marc-Leroy avait groupé des voisins, des artistes, des amis de Paris en villégiature, et tout ce monde menait joyeuse vie.

— Je ne vois pas mon filleul! fit le peintre en entrant.

Jacques s'était isolé de ces turbulences et promenait sa mélancolie dans le jardin. C'est là que le découvrirent sa mère adoptive et Tramont.

— Eh! bien, mon enfant! s'écria ce dernier, nous broyons du noir, dirait-on?... Heureusement que j'apporte de quoi te rendre le sourire!... Lis tout haut, ajouta-t-il en lui tendant la lettre du financier, afin que notre bonne Clémence ait, la première, sa part de joie. Ensuite, nous irons instruire les autres du bonheur qui t'arrive...

Mise au courant, la compagnie but ferme à la prochaine entrée du jeune homme à la banque Muzillac; on chanta, on dansa, et la petite fête se poursuivit jusqu'au soir...

Tramont avait eu raison de prévenir Firmin que probablement il reviendrait tard. C'est seulement par le dernier train qu'il put rentrer à Paris. Il faisait une nuit délicieuse, toute semée d'étoiles, et l'artiste, bon marcheur, décida de regagner Montmartre à pied. Tout joyeux d'une journée où il n'avait vu que des gens heureux, il fredonnait, en allongeant le pas, des bribes de romances, naguère écorchées chez les Leroy en l'honneur de sainte Clémence, et ne se doutait guère de la surprise qui l'attendait au logis.

Minuit sonnait quand il arriva boulevard de Clichy. Le peintre avait son passe-partout; il ouvrit doucement la porte d'entrée. Comme la lune éclairait l'escalier, sans allumer l'électricité, il monta, sur la pointe des pieds pour ne point éveiller son vieux valet de chambre probablement endormi.

Au premier étage, dans le vestibule, il se trouva bien, en effet, en présence de Firmin. Mais, celui-ci, baïllonné, ligoté, était étendu sur une banquette et ne donnait plus signe de vie... Les rayons de la lune, tombant sur son visage, lui prêtaient un aspect cadavérique.

Nul doute possible : des malfaiteurs avaient passé par là...

Tramont s'élançait déjà vers Firmin, il allait crier, appeler à l'aide, quand le bruit étouffé d'un colloque lui parvint de son atelier. Il poussa la porte qui n'était qu'entrebâillée : à la lueur dansante d'une bougie, deux ombres se profilaient sur le mur du fond... Les bandits étaient encore là!

Quoi faire? Tramont n'a pas d'arme sur lui!... Cependant, résolu, serrant dans son poing droit la canne dont il ne s'est pas débarrassé, il se glisse, dans l'ombre, vers les cambrioleurs occupés (il les voit nettement à présent) à forcer son coffre-fort. L'un des deux, barbu, assez fort, porte de grosses lunettes à verres noirs et une casquette de drap rabattue sur le front. De l'autre, on ne distingue qu'une maigre et longue silhouette, coiffée d'un chapeau melon enfoncé jusqu'aux oreilles.

— Halte-là! coquins! clame l'artiste.

Un bref juron. Les hommes soufflent leur bougie. Sans hésiter ils se ruent sur Tramont qui, se découpant sur la porte éclairée, leur barre la retraite. L'instant est tragique. Le peintre, robuste encore, se défend de son mieux et décoche des coups furieux de sa canne, un peu au hasard. L'un de ses adversaires s'effondre en poussant un cri rauque : il a été touché. Mais, presque aussitôt, Tramont reçoit, sous le menton, un coup de poing à lui décrocher la mâchoire; il perd l'équilibre et, dans sa chute, donne violemment de la tête contre l'angle d'un meuble, qu'il demeure évanoui sur le tapis. Le voyant inerte, l'homme à la casquette charge sur ses épaules son acolyte blessé et disparaît avec lui.

Cependant, Firmin, revenu peu à peu de sa syncope, a assisté, impuissant, aux dernières phases de la lutte soutenue par son maître, à la fuite des assaillants. Avec des efforts inouïs, il rampe jusqu'au corps gisant de M. de Tramont. Mais les cordes qui enserrèrent ses membres lui interdisent tout mouvement. Alors, pris d'une idée, le brave serviteur, frottant rudement ses joues sur le coin d'une table, se dégage du baïllon qui l'étouffe; avec les dents, il essaie de décrocher le récepteur téléphonique. Un éclair de joie brille en ses yeux : il a réussi.

— Allo! allo! crie-t-il dans le cornet. Donnez-moi Bergère 21-40...

Du Central on a répondu : Firmin a la communication...

— C'est vous, M. Baluchet?... Moi... je suis Firmin, le domestique de M. de Tramont; venez vite à son secours!...

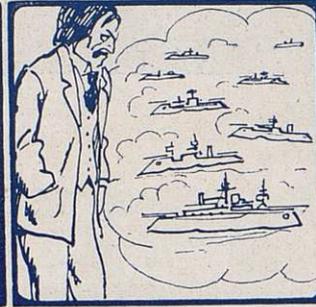
FIN DU DEUXIEME EPISODE

# Cinéma magazine Actualités



M. Paisant est parti pour observer les mercantis des plages à la mode.

Contentons-nous de présenter sur notre écran ses deux dernières victimes : la blanchisseuse et le boucher qui ne pourront plus faire fortune qu'en cinq ans.



M. Briand ira à Washington à la conférence sur le désarmement et l'affaire du... Pacifique (ironie des mots)! Il y a de l'espoir. Aux dernières nouvelles l'Angleterre ne met en chantier que 4 super-dreadnoughts et le Japon 8!



Les Turcs et les Grecs tournent toujours autour de leurs ailes en attendant cette paix mondiale tant désirée.

Ils semblent heureusement d'accord pour annoncer à tour de rôle une victoire écrasante



Le film allemand de propagande : *La Honte Noire* continue sa brillante carrière. Renseignements pris, les Rhénans n'ont rien à reprocher à nos Sénégalais.

Et si Gretchen a eu des idées noires... elle s'est pendue à leur cou, mais c'est tout.



Un petit divertissement dans notre film hebdomadaire ne fait pas mal.

Isadora Duncan partie depuis peu à Moscou pour apprendre la danse aux communistes serait dégoûtée du pays, du régime et surtout du régime alimentaire!



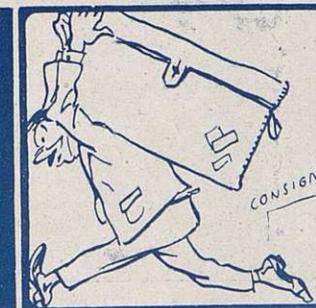
Voici un sujet dramatique au possible : Monsieur Bonin, juge d'instruction, écrasé par ses dossiers, persécuté par Landru, Mme Bessarabo et tutti quanti.

Et ça pourrait faire des centaines d'épisodes...



Un juge d'instruction doublé d'un journaliste, dénonce le ciné comme un procédé de propagande criminelle.

Nous serions heureux de savoir si les gens de sac et de corde, truands et tire-laine étaient déjà initiés au crime par les films.



Et pour justifier cette accusation, un exemple : Nous donnons à cette époque de voyages, le tuyau à ceux qui ont un oncle gênant ou riche de le plier dans une malle et de l'expédier « ad patres », avec un billet de 3<sup>e</sup>.



Les astronomes américains de l'Observatoire Lick annoncent un astre que personne n'a vu ici...

Mais attends, c'est une nouvelle étoile... celle qui va sortir du concours de *Cinéma magazine*, tout simplement!

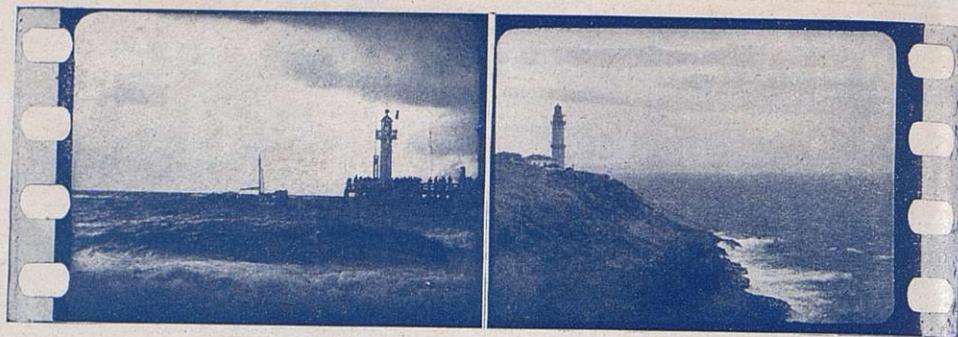


Fig. 1. — Phare sur la jetée.

Fig. 2. — Phare du Cap Gris-Nes

## Le Dessin animé au Service de l'Enseignement

Beaucoup de gens s'imaginent que le dessin animé n'a d'autre but que nous montrer des « Dick and Jeff » ou une « Bécassotte » au nez retroussé, que notre sympathique confrère O'Galop s'est ingénié à porter à l'écran pour la plus grande joie des petits... et même des grands...

Détrompez-vous, amis lecteurs : le dessin animé ne se confine pas uniquement dans le grotesque et la caricature. Grâce à l'utilisation pratique du Cinéma, le dessin animé est entré dans le domaine de la Science et de l'enseignement... Il faut nous en féliciter.

Autrefois, le conférencier utilisait la lanterne, qui n'avait pourtant rien de bien magique ; ce n'est pas avec la projection fixe que l'on peut expliquer le mouvement, et les petits détails du fonctionnement de tel ou tel appareil. Aussi le dessin animé, utilisé intelligemment, est-il une véritable révélation.

Prenons un exemple, voulez-vous : les Phares.

Transportons-nous en pleine mer par la pensée. Avez-vous songé parfois à la vie de nos marins qui, sur l'immensité des flots, exposés sans cesse à l'assaut des vagues, tiennent entre leurs mains l'existence de nombreux passagers. Et le navire qu'ils guident est comme un jouet à la merci des tempêtes et des éléments.

Le navigateur doit savoir s'orienter par tous les temps ; pourvu que son navire soit sauf, sa vie, à lui, ne compte pas ; depuis que, la première fois, il a pris la mer, il en a fait le sacrifice. En cas de sinistre, il quittera son navire le dernier, ou coulera avec lui. C'est pour lui un devoir sacré. De tels actes d'héroïsme sont nombreux parmi les marins français. On en a vu qui, de peur de se laisser

dominer par l'esprit de conservation, se faisaient attacher sur la passerelle de leur bateau.

On dit parfois que, pour faire un bon pilote, il ne faut pas perdre le nord ; ce dicton fait allusion, sans doute, à l'étoile polaire. Ajoutons qu'il ne faut pas non plus perdre la boussole...

Or, pour atterrir, la nuit, le navigateur n'a qu'un point de repère : les phares.

Le phare, construit au bout d'une jetée (fig. 1) ou sur la hauteur de la pointe d'un cap, (fig. 2), signale l'entrée d'un port. Tout bâtiment arrivant du large tombe d'abord dans le rayon d'action des grands phares. Une fois en vue de ces phares d'atterrissage, le bâtiment prend leur « relèvement » et, ayant déterminé la position qu'ils occupent, il peut faire route plus avant. Il rencontrera ensuite le réseau des phares secondaires qui le conduira jusqu'au port dont ils marquent les abords immédiats.

Les multiples utilisations des phares expliquent leur diversité. Certains sont fixes, d'autres ont une puissance d'intensité variable, par le moyen de lentilles tournantes. Il en est d'intermittentes dont l'occultation momentanée est produite par des écrans opaques...

Comment expliquer cette variété de feux ?

Par le dessin de librairie ?

Mais celui-ci, ne bougeant pas, n'instruit que médiocrement le profane, et c'est pourquoi l'on a eu recours au cinéma.

Le dessin animé était tout indiqué. Il lui était facile de reproduire ces plants tournants, cette marche des rayons, par des croquis à la fois schématiques et mouvants (fig. 3. — L'éclat d'un feu régulier).

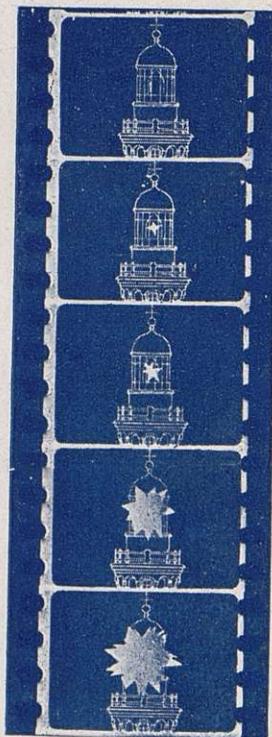


Fig. 3. — L'éclat du feu régulier.

En employant le dessin animé, la tâche du

professeur est relativement facile. Il démontrera, avec toute la précision voulue, tous les détails d'un feu flottant, que l'on parvient à rendre visible, même par une mer démontée.

Dans les parages de la mer du Nord, où les bancs de sable changent fréquemment de place, et où il serait impossible d'établir une construction fixe, on a placé des « bateaux-phares ». Ils sont peints en couleurs très voyantes, avec le nom du banc, ou du danger qu'ils signalent, en grandes lettres blanches. Mouillés sur quatre ancrs robustes, ils peuvent soutenir les assauts les plus furieux des éléments.

Pour qu'un feu éclair soit nettement produit par l'optique, il est indispensable qu'une certaine perpendicularité soit obtenue. On obtient cette perpendicularité, que semble interdire le mouvement désordonné des vagues, par l'adjonction sous la coque d'une triple quille (fig. 4. Coque d'un feu flottant ; le navire est ici vu en coupe).

Cette atténuation, produite par la triple quille ne serait pas suffisante, elle est complétée par la suspension « à la Cardan » d'une optique dite « pendulaire » (fig. 5). Les oscillations de l'optique sont ainsi réduites à l'extrême minima : quelques degrés.

Le cinématographe donne ici, en somme, la complète image mouvementée et finement nuancée de la stabilité d'un feu flottant sur houle.

Cet enseignement scientifique peut être complété, parallèlement par le spectacle de la vie du marin luttant contre les mille dangers de nos côtes : écueils, récifs, gouffres et remous, courants dans les passes resserrées etc... contre lesquels le mettent en garde les guetteurs, dans les phares. Séparés de leurs semblables pendant le temps du service (car les phares sont le plus souvent loin de toute ville, quand ils ne s'élèvent pas en pleine mer sur un écueil) ces modestes fonctionnaires qui veillent à l'allumage régulier du feu, sont pareils à des marins, moins l'activité. Aussi, leur plus grand adversaire est-il cette monotonie qui rend vides les journées, seuls instants de repos qu'ils connaissent. Alphonse Daudet, attiré par l'étrangeté de cette existence, a voulu la vivre quelques temps, dans le

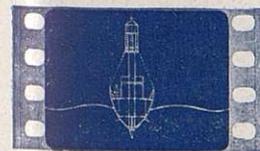


Fig. 4. — Coupe d'un bateau à feu flottant.

« feu » des Sanguinaires, et le récit qu'il en a laissé est des plus saisissants. Le jour, c'est d'abord le repos, puis, de menus travaux ; mais la nuit, la fonction reprend toute sa grandeur ; il ne faut pas que le feu s'éteigne, que les lentilles cessent de tourner selon le rythme prescrit. Et ces hommes alors, comme l'antique Vestale, n'ont plus que ce souci, ne songent plus qu'à cette régularité indispensable à laquelle tant de vies humaines sont attachées. Une seule négligence, et ce serait peut-être pour plusieurs navires, la catastrophe.

Le bateau, pris entre les récifs ou dans le sable, est vite à la côte. Un devoir s'impose alors : sauver les passagers. Tâche souvent périlleuse, quand le naufrage a lieu la nuit. C'est alors qu'intervient l'héroïque courage de nos sauveteurs, toujours prêts à entrer en lutte contre la fureur déchaînée des flots, pour sauver les existences humaines en péril. Combat de Pygmées contre des Géants. Souvent, ces généreux marins sont victimes de leur dévouement, ils savent que la mort les guette, ils n'hésitent cependant jamais à accomplir leur devoir.

Les survivants sont parfois obligés d'attendre la marée basse pour atteindre les épaves de leur bateau, qu'ils devront guetter jour et nuit pour mettre leur bien en garde contre les pilliers.

Ces malheureux devront suivre le mouvement de la marée, s'ils veulent sauver ce qu'ils ont laissé à bord de plus précieux.

Ce va-et-vient de la mer, le dessin animé le décrira également dans tous ses détails ; les jeunes élèves comprendront vite, d'après notre figure 6, ce mouvement des marées : marée basse, mi-marée, et marée haute.

Vous voyez, mes chers lecteurs, que le dessin animé n'a pas seulement sa place dans la caricature, mais aussi dans le domaine scientifique.

C'est grâce à l'initiative d'un savant, le Professeur Bidet et au talent du dessinateur Monier, spécialisé dans ce genre, que l'on parviendra, espérons-le, dans nos écoles, à démontrer scientifiquement aux enfants ces mécanismes compliqués enfantés par le cerveau humain, pour lutter contre les forces aveugles de la Nature.

Z. ROLLINI.



Fig. 5. — Optique pendulaire.

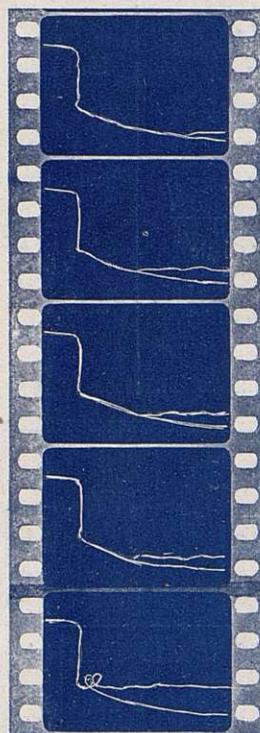


Fig. 6. — Mouvement de la marée : marée basse, mi-marée, marée haute.

## PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

Ces photographies du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Prix de l'unité : 1 fr. 50 (au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi).

### LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

Alice Brady	Tom Mix
Catherine Calvert	Antonio Moreno
June Caprice (2 photos)	Mary Miles
Dolorès Cassinelli	Alla Nazimova
Charlot (2 photos)	Wallace Reid
Bébé Daniels	Ruth Rolland
Priscilla Dean	William Russel
Régine Dumlen	Norma Talmadge (2 ph.)
Douglas Fairbanks	Constance Talmadge
William Farnum	Olive Thomas
Fatty	Fanny Ward
Margarita Fisher	Pearl White (2 photos)
William Hart	<b>Dernières Nouveautés :</b>
Sessue Hayakawa	Andrée Brabant
Henry Krauss	Irène Vernon Castle
Juliette Malherbe	Huguette Duflos
Mathot (2 photos)	Lilian Gish

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.

Une deuxième série est en cours de fabrication.

## Les Romans de Cinémagazine

VIENT DE PARAÎTRE :

# LE GRAND JEU

--- ROMAN-CINÉMA ---  
--- EN 12 ÉPISODES ---  
ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Nombreuses Photographies

Un Volume in-8°, avec Couverture en 2 couleurs

Prix franco : 2 fr. 50

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

# Le FAUVE de la SIERRA

PAR

GUY DE TÉRAMOND

### En Préparation :

## L'ALMANACH DE CINÉMAGAZINE pour 1922

Cet Almanach sera tiré à 100.000 Exemplaires et distribué dans le monde entier.

Tous les intéressés sont invités à nous envoyer, dès maintenant, les renseignements artistiques, industriels et commerciaux les concernant.

Nos lecteurs trouveront, dans cet Almanach, tous les renseignements pratiques qui peuvent les intéresser, tels que :

Maisons d'Éditions Françaises et Étrangères avec leurs Marques de Fabrique.

Loueurs, Importateurs et Exportateurs.

Auteurs-Scénaristes.

Metteurs en scène.

Opérateurs de prise de vues.

Biographies illustrées, Contes, Nouvelles et Fantaisies, par Colette, Max Linder, Signoret, René Jeanne, Guillaume Danvers, etc.

Cette publication qui s'adresse autant au public, qu'aux professionnels, sera très abondamment illustrée.

Artistes.

Studios de France et Matériel d'éclairage pour prise de vues.

Décorateurs, Loueurs de meubles, Costumiers, etc.

Organisations syndicales.

Revue de l'Année Industrielle, Artistique et Commerciale.

# LE SCÉNARIO

Suite et Fin

LES mots appellent des sensations, des expressions très précises et presque involontaires. S'il n'y a pas concordance exacte entre le mot et la pensée, il y a une espèce de flottement, de désarroi inutile qui se traduit par un manque évident de conviction et d'intelligence. Si l'acteur, emporté par son action, lance des phrases de son cru, elles peuvent le faire détonner légèrement dans son jeu ou son expression. Leur recherche même est susceptible de le gêner. C'est lui faciliter la tâche que de donner à apprendre un rôle écrit qui l'éclairera tout à fait sur le sens précis de ce qu'il fait. C'est également fixer le temps du dialogue et minuter les scènes de la façon la plus rationnelle.

Le scénario doit prévoir autant que possible pour chaque scène le mode de découpage : fondu (1), œil de chat (2), iris (3), et le temps de l'ouverture. Il convient d'indiquer le métrage approximatif de chaque scène, sachant que le film se déroule à la vitesse de vingt mètres à la minute environ.

Bien entendu, le scénario doit contenir tous les titres définitivement rédigés, ainsi que les lettres et imprimés de toute sorte. Les autres préoccupations matérielles de l'auteur seront étudiées dans la suite avec le détail de chaque question ; tout le concerne, en effet, puisque le scénario prévoit et contient tout le film.

Le principal défaut des scénarios actuels est une impréparation évidente des détails du sujet. Le cinéma est un instrument psychologique incomparable. Il peut, avec une finesse et une précision redoutables, décrire et préparer. Je dis redoutable, parce que, qu'on le veuille ou non, il décrit et prépare. Nous attachons un sens à tout ce qui nous est montré et nous sommes ensuite profondément surpris et dérouterés de voir l'action négliger ou contredire mille indications qui nous semblaient voulues. C'est dire que rien ne doit être laissé à l'imprévu, et que tout doit être utilisé, concentré. Tout crée une atmosphère au cinéma. La plupart des films dispersent notre attention par mille sensations incherchées et inopportunes. Le scénario doit procéder par touches légères, par indications subtiles. La projection accuse et grossit assez pour nous faire sentir les plus imperceptibles intentions de l'auteur. Un geste, un sourire, un gros plan, une vision fugitive, et nous sommes aiguillés. Il faut répéter chacune de ces finesse pour que nous les comprenions et en les changeant chaque fois pour apporter une petite précision supplémentaire.

Pour nous montrer, par exemple, qu'une femme est coquette, il est aisé de le mettre dans un titre ; il est cinématographique de nous la faire voir successivement, et sans souligner autrement, faire preuve de coquetterie au cours de l'action. Un peu de poudre, un regard furtif dans une glace, une pose étudiée, un sou-

rire complaisant, et nous sommes fixés de façon beaucoup plus agréable et réelle : nous avons deviné. C'est une joie pour nous, un atout pour le film. En procédant ainsi par notes imperceptibles, l'auteur nourrit, prépare, entretient l'action. Il nous en dévoile peu à peu les mobiles, campe devant nous au fur et à mesure de leurs actes ses bonshommes, et l'intérêt que nous leur portons, loin de languir, s'accroît. Ils nous appartiennent, ces personnages sculptés devant nous. C'est, semblablement, malgré eux qu'ils nous dévoilent leur mentalité, leurs secrets. Et comme nous vivons mieux le drame qui les agite ! Comme nous les aimons, comme nous les haïssons, comme nous sommes loin de la comédie ! Le cinéma est capable de tout traduire. Il faut parfois chercher longuement le moyen d'exprimer une idée ; il n'y a pas de raisons de ne pas trouver. Aucune pensée des acteurs ne doit nous échapper, mais il n'est pas nécessaire, comme on le croit, de matérialiser leurs pensées.

Un procédé enfantin et déjà tant employé, consiste à nous montrer en action ce que pensent les acteurs. Notre bonhomme se fige. Dans un coin de l'écran, une scène souvent déjà vue apparaît peu à peu, se joue, notre bonhomme se réfugie. On sent qu'il attend le « allez-y » du metteur en scène pour reprendre son mouvement. L'auteur peut trouver mieux. Je prends un exemple : un acteur pense à une femme aimée que nous l'avons vu embrasser dans ce qui a précédé du film. La scène change et le baiser d'autrefois se reproduit exactement tel que nous l'avons vu. C'est faux ; l'acteur dont ceci représente la pensée ne voit pas ce que nous avons vu. Il revoit le visage de la femme dont le baiser le rapprochait ou tout autre détail qui l'a frappé à ce moment. C'est cela qu'il faut nous montrer. On ne se revoit guère soi-même, et surtout on ne se transpose pas. On ne se retrouve pas tel qu'on était avec exactitude, tandis qu'on retrouve plus aisément les autres tels qu'ils étaient. La simple apparition est la plupart du temps ridicule. Nous ne sommes pas des hallucinés.

Avec des juxtapositions, des rappels d'objets, des illusions discrètes, des réapparitions partielles, on peut savamment nous contenter sans tomber dans la facile utilisation des vieux trucs tout usés. Les rêves, les apparitions, les rappels doivent être traités autrement qu'ils ne le furent. Ils sont, dans la réalité, souvent brusques, imprévus, incomplets, irréels, presque toujours synthétiques, jamais très précis et très exacts. Le rapprochement ne vient pas seul : il est provoqué par quelque chose, par quelqu'un, par une ressemblance, par une analogie, par une déformation imaginée. Il y a toujours dans nos souvenirs un mélange du temps présent : jamais ils ne se présentent avec cette pureté, cette fidélité absolue. Jamais nous

ne revivons longuement une scène ancienne. Fouillez dans vos souvenirs : vous retrouverez une attitude, un regard, un aspect, rarement plus, et vite vous retombez dans ce vague amalgame d'idées et de visions qui comportent toutes nos rêveries. C'est dire qu'il est bien plus difficile de décrire une pensée que de nous la montrer. Nous comprendrons toujours mieux en voyant simplement sur un visage humain le reflet de ses sensations intérieures. C'est ce qui s'est passé, une scène que nous avons déjà vue, et nous nous le rappelons parfaitement, d'autant plus parfaitement que le metteur en scène, sachant l'importance que prendra cet événement, l'a souligné par tous les moyens en son pouvoir, souvent avec une insistance maladroitement et significative. La vision, dans un film, n'est pas si lointaine que nous n'en ayons gardé le souvenir exact.

Il est choquant de voir délaisser un champ de recherches passionnantes, pour employer les ficelles du vieux répertoire. Il y a, dans le découpage des scènes, un dosage savant à opérer pour créer l'atmosphère voulue sans fatigue, sans heurts, sans contradictions. C'est là une question d'expérience et aussi d'intuition qui ne se commente pas. Les seuls principes qu'il convienne de rappeler sont qu'aucune scène ne peut être inutile, que la brusquerie même doit être une transition, et que l'équilibre n'est pas une question de métrage.

H. DIAMANT-BERGER.

## CONCOURS DE SCÉNARIS

**Cinémagazine** ouvre un concours de scénarios de comédie, doté de 3.000 fr. de prix. Le scénario primé sera payé 2.000 Francs.

**Cinémagazine** attribue, en outre, un prix de 300 francs et sept prix de 100 francs. Le scénario primé sera filmé par les soins de la Société NATURA-FILM, dirigée par M. M. Challiot

**Indications pour les concurrents.** — Etablir le scénario découpé d'un film d'environ 1.200 m.

Le découpage d'un scénario consiste en la description minutieuse, scène par scène, non seulement de l'action proprement dite, mais encore de tous les jeux de physionomie, de tous les gestes des personnages et de tous les détails de la mise en scène.

**Sujet imposé :** Une comédie sentimentale mais non dramatique, se déroulant, autant que possible, en plein air, dans des sites français et pittoresques. Quatre ou cinq personnages principaux, au maximum.

Les manuscrits devront nous être remis avant le 30 septembre.

**N.B.** — Nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui désirent prendre part à ce concours de bien se pénétrer des idées exprimées par notre collaborateur H. Diamant-Berger, dans son article sur *Le Scénario*, (Nos 30 à 33 de **Cinémagazine**).

## SAVIEZ-VOUS QUE ...

— La Metro-Pictures Corp. nous annonce le retour à l'écran de May Allison qui, ayant eu deux côtes brisées, était en convalescence à Birmingham dans l'Etat d'Alabama (Etats-Unis). Les admirateurs de cette charmante artiste (et ils sont nombreux) se réjouiront de cette nouvelle. Par la même occasion, nos lecteurs voudront bien se rappeler le succès que remporta May Allison dans les comédies dramatiques qu'elle interpréta avec le regretté Harold Lockwood et qui, ici, furent présentées par La Location Nationale.

— Le comique Zigoto est retourné aux studios de la Vitagraph avec une nouvelle partenaire. C'est une jeune femme de toute beauté, croyons-nous, et qui tourna maintes fois pour la Fox Film dans les Sunshine Comedies. Elle a pour nom Maryon Aye.

— Grace Darmond vient de signer un engagement avec les Christie Comedies. Ce contrat assure également les droits d'adaptation à l'écran pour *Irène* et *Up in Mabel's Room* dont Miss Darmond sera l'étoile. Ce seront ses débuts dans la comédie.

— Une « girl » des Fox Sunshine Comedies, Miss Alta Allen, vient de conquérir le cœur de son metteur en scène M. Hampton del Ruth. Notre seule surprise est que cela ne soit pas arrivé plus tôt, vu les charmes d'Alta !

— Thomas H. Ince vient de tourner une comédie intitulée *Bellboy Thirteen* avec Margaret Loomis et Douglas Mac Lean comme principaux interprètes.

— Le film de Griffith *Way Down East* est tiré de la célèbre pièce du même titre de Lottie Blair Parker. Parmi la distribution, nous relevons les noms de : Lilian Gish, Burr Mc Intosh, Richard Barthelmess, George Neville, Greighton Hale et Mary Hay.

— C'est pour la firme « Associated Producers » que notre compatriote Maurice Tourneur, a filmé *Le dernier des Mohicans*, la célèbre nouvelle de James Fenimore Cooper.

— Virginia Fox est la partenaire de Buster Keaton (surnommé aux Etats-Unis « le comique qui ne rit jamais » et que nous connaissons ici sous le nom de Malec dans les films de Fatty) pour les comédies que ce dernier tourne à Hollywood aux studios de la Metro. Les scénarios sont d'Eddie Cline et la mise en scène de Joseph M. Schenk. Virginia Fox est une ancienne « bathing beauty » de la troupe Mack Sennett. Joe Robert est également compris dans la distribution.

— Quelques proverbes chers à Antonio Moreno, le sympathique protagoniste de *La Maison de la Haine* :

Lorsqu'une femme commence à vous dire « Que pensez-vous de l'amour ?... » c'est le moment de regarder dans le plus profond de ses yeux et de voir ce que dit votre cœur. Alors, vous devez savoir s'il faut vous approcher de cette femme ou la fuir comme le diable !

En Amérique, on dit : « Si vous voulez connaître le caractère d'un homme, jouez avec lui au poker ». En Espagne, nous disons : « Observez-le dans une affaire d'amour » !

Le seul moyen de goûter une affaire d'amour est de la traiter comme si c'était la dernière bouteille de champagne que vous possédiez dans votre cave !

RALPH (de Los Angeles).

## LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

**L'ARGENT ET L'HONNEUR** (Comédie dramatique en quatre parties). — Une histoire invraisemblable, donc, bien américaine : Une jeune fille enlevant un banquier et le déposant dans une île déserte.

Blanche Swet a de l'allure, joue très bien. C'est déjà quelque chose.

On verra avec plaisir les bords de l'Hudson. Et, si l'on n'est pas empoigné par l'action, on aura, du moins, la joie du plein air.

**L'HOMME ET LA POUPEE** (Comédie dramatique de Maurice Mariaud). — Sur un thème malheureusement sans consistance, des artistes appréciés tels que M. Tallier, remarqué jadis et Mme Suzanne Delvé parviennent tout de même à se faire applaudir.

Mariaud se souvient-il du *Nocturne à la Poupee* ?...

**LA NUIT DU 17** (Drame en quatre parties). — Nous avons déjà la nuit du 13. Celle du 14 présentera probablement quelque drame du terme ! En attendant, celle du 17 évoque encore un crime mystérieux, la condamnation d'un innocent et la découverte finale du vrai coupable, en l'occurrence, la propre femme de l'assassiné !

Bon film, en tant que film. Mais, vraiment, on abuse un peu trop des crimes au cinéma pour le moment. Cela devient dangereux, qu'on y pense !

LUCIEN DOUBLON

## LES ROMANS-CINÉMAS

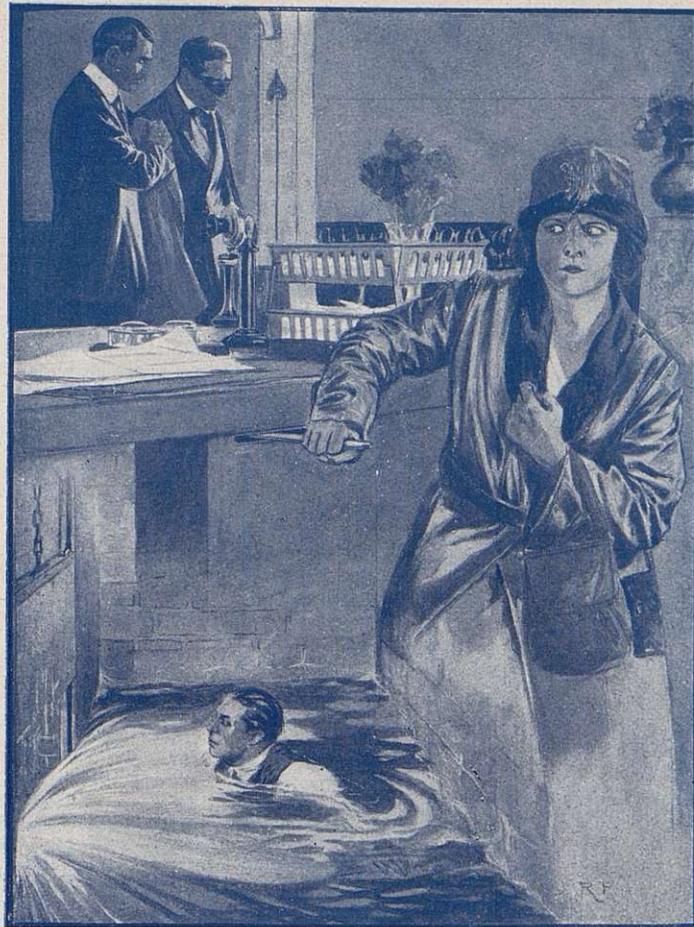
### LA MAIN INVISIBLE

(ÉDITION VITAGRAPH)

**2<sup>e</sup> épisode : L'Alliée Mystérieuse.** — Les bandits croient Sharpe mort. Anne Crawford est désespérée de ne pas avoir pu sauver le détective et part pour San-Francisco. Heureusement, Sharpe est bien vivant et, au ranch de Green

Cross, il se substitue au chauffeur de Miss Anne Crawford et la suit jusqu'au « Maître » des mystérieux bandits.

Sharpe se démasque et veut arrêter « Le Maître »



LA MAIN INVISIBLE (2<sup>e</sup> Épisode)

quand une trappe invisible s'ouvre sous ses pas et il est précipité dans une fosse qui communique par les égouts avec la mer. Sharpe s'empare d'un canot automobile et, au plus vite, se rend à une usine que l'on doit faire sauter.

**3<sup>e</sup> épisode : Le Convoi 305.** — L'usine a été sauvée ainsi que Sharpe, par Anne Crawford qui télégraphie à la brigade centrale pour l'aviser que le train 305 sera cambriolé en cours de route. Au lieu de lingots d'or, les bandits trouvent de solides policiers qui leur passent les menottes. De son côté, Sharpe surveille le « Maître », mais son imprudente audace le démasque et il est fait prisonnier. Il s'évade et va jusqu'au repaire des bandits où l'attendent de nouvelles aventures.

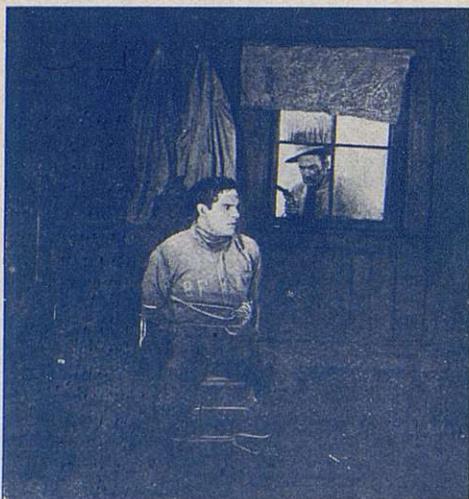
## NICK WINTER ET SES AVENTURES

(ÉDITION AUBERT)

3<sup>e</sup> épisode : *Un héritage difficile*. — La pseudo-marquise fait partie d'une association de malfaiteurs. Elle sait que le duc a fait un testament en faveur de ses petites-filles. Avant que le gentilhomme ne connaisse ses héritières, elle s'arrange pour le faire disparaître, grâce à l'incendie d'un rendez-vous de chasse où il est prisonnier. Sauvé par des bûcherons, le duc et Nick retrouvent les dames d'Horfolk et Miss Hilma, et le policier triomphe une fois de plus, de ses adversaires.

## LE MASQUE ROUGE (ÉDITION VITAGRAPH)

13<sup>e</sup> épisode : *Dans les Flammes !* — Bert échappe à la mort ainsi que le détective Doherty et le directeur du cirque Jan Kins. Après une longue nuit de recherches, ils finissent par trouver la maison où Edith est prisonnière. Bert veut, de



suite, entreprendre le périlleux sauvetage de la jeune écuyère. Il y parvient, et elle est en liberté. Au même moment, les bandits s'emparent de lui, le ligotent étroitement et le jettent dans une mare profonde où, pensent-ils, il va se noyer. Il n'en est rien ! Bert fait des efforts surnaturels pour surnager et l'ours savant Bruno, qu'il avait toujours comblé de friandises, vient le sauver.

## POUR RELIER " CINÉMAGAZINE "

Nous avons mis en fabrication d'élégants emboîtages (pleine toile rouge, impression bleue) destinés à relier les volumes trimestriels de *Cinémagazine*.

Nos lecteurs sont invités à nous passer de suite leurs commandes pour les 2 premiers trimestres 1921. Les commandes seront servies dans l'ordre de leur réception.

Prix de chaque emboîtement, y compris les titres et les tables : 2 fr. 50.

## ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

*Le Golem*. — Venu d'Allemagne, présenté à l'une des salles les plus luxueuses, les plus connues, les mieux situées de New-York, ce film n'a pas manqué de faire sensation dans les milieux cinématographiques et dans le grand public aussi. Il a d'ailleurs été admirablement annoncé avec une science de la réclame minutieuse, affiches mystérieuses, placards rédigés en hébreu (l'on sait que plusieurs centaines de milliers de juifs habitent New-York : or le film exalte les vertus de leurs ancêtres) si bien que *Le Golem* se projette depuis plusieurs semaines et sa carrière s'annonce encore longue.

*L'Esprit de 1776*. — Tourné pendant la guerre, ce film a valu alors à son auteur dix ans de prison, ramenés depuis à trois, pour « tenter d'exciter aux Etats-Unis de l'hostilité contre la Grande-Bretagne. » Il représente en effet, des scènes de la révolution américaine, où, comme de juste, certains Anglais ne sont pas présentés sous un jour très favorable. La presse avait longuement commenté et discuté la question de l'opportunité de faire revivre ce film ; on craignait des incidents ; la police, en force, gardait le Town-Hall, le jour de la première. Rien ne se produisit. Une assistance largement Irlandaise siffla les scènes où apparaissent des Anglais, le drapeau américain fut acclamé avec enthousiasme et ce fut tout.

D. A.

## CLOTURE DE NOTRE CONCOURS

### des " AMIES DU CINÉMA "

Nos lecteurs sont invités à nous faire parvenir leur bulletin de vote, avant le 5 septembre prochain. **Chaque bulletin de vote doit porter le nom et l'adresse de l'électeur, et indiquer, parmi les 89 photographies que nous avons publiées, dans les Nos 22 à 32 de *Cinémagazine*, les noms des dix concurrentes les plus photogéniques classées par ordre de préférence.** Une liste type sera établie d'après le dépouillement général du scrutin.

### Prix destinés aux électeurs :

Les 50 électeurs dont le bulletin de vote se rapprochera le plus de la liste type, recevront les prix suivants :

1<sup>er</sup> Prix. — 50 photographies, 18 x 24, des grandes vedettes de l'écran.

2<sup>e</sup> Prix. — 30 photographies.

3<sup>e</sup> Prix. — Un abonnement d'un an à *Cinémagazine*.

4<sup>e</sup> Prix. — Un abonnement de six mois.

5<sup>e</sup> Prix. — Un abonnement de trois mois.

Les 45 autres lauréats auront droit chacun à un abonnement d'un an.

### Prix destinés aux élues :

Les dix premières de la liste type seront filmées dans une séance de prises de vues qui aura lieu en présence de nos meilleurs metteurs en scène et une ou plusieurs d'entre elles seront choisies pour tourner dans le film en vue duquel *CINÉMAGAZINE* organise en ce moment un concours de scénarios.

## Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

### L'Art muet et le Sénat.

NOMBREUX sont les députés qui s'intéressent à l'art muet et l'on peut affirmer qu'il n'en existe guère qui ne soient pas entrés au moins une fois dans un cinéma. On ne saurait en dire autant des sénateurs. Au Palais du Luxembourg règne, en effet, le plus déplorable état d'esprit. Rares sont les pères conscrits qui savent ce qu'est le cinéma. Tout ce que l'on a inventé d'arguments contre les films circule dans les couloirs du Sénat avec une persistance regrettable. On attribue au cinéma tous les crimes actuels, on parle d'obliger le ministre de l'Intérieur à prendre des mesures ultra-sévères. Attendons-nous, après cette offensive, à voir la censure se montrer de nouveau intraitable et multiplier les actes d'arbitraire. A moins que, d'ici-là, quelque député cinéphile, n'entreprenne une croisade dans les couloirs du Luxembourg et n'arrive à convaincre les Pères Conscrits que le cinéma peut jouer un rôle de première importance et doit être encouragé.

### On tourne...

POUR la maison Pathé et sous la direction de P. J. Kemm, on tourne en Bretagne, *Hantise*.

La principale interprète est la jeune et charmante artiste Geneviève Félix qui a pour partenaire M. Félix Ford.

### Guerre douanière.

Nous relevons dans *Der Film*, cet écho que nos lecteurs liront avec intérêt.

« *Tarif protectionniste pour l'industrie allemande de films* — La proposition de loi sur l'augmentation des impôts allemands prévoit une augmentation de cent pour cent du taux actuel des films, c'est-à-dire de 200 marks à 400 marks pour 100 kilos. En même temps, la « surtaxe d'or » serait portée à 1.500 marks. Du résumé des motifs de la proposition de loi, il ressort que le gouvernement allemand vise à une protection de l'industrie nationale de films.

Le taux sus-indiqué reviendrait donc à environ 1.550 marks pour une bande de 1.700 mètres, la « surtaxe d'or » comprise. Dans une assemblée de l'Association des fabricants de films on a justement fait remarquer qu'une telle taxe ne pourrait jamais servir de protection à la production nationale.

Les membres de l'Association qui sont hostiles à toute importation demandent un tarif modeste inspiré du fameux tarif américain Fordney. La plupart des fabricants restent cependant favorables à un système sensé de compensation entre importations et exportations. L'attitude officielle de l'Association n'est pas encore fixée d'ailleurs. Dans les milieux corporatifs, on est en général d'avis que la taxe de douane actuelle pour films doit être considérablement augmentée, même en dehors des considérations financières et budgétaires.

Pour pouvoir réaliser cette augmentation, il est indispensable de donner aux films une rubrique bien définie dans le tarif général, au lieu de la classer « article de cellulose » comme on faisait jusqu'ici. C'est ainsi que la camelote étrangère serait définitivement exclue. »

### Expériences au Ralenti.

Nos lecteurs se souviennent de l'article que consacra notre collaborateur Pierre Desclaux à l'inventeur Edmond Douheret, qui se servit du cinéma pour mettre au point un hélicoptère. M. Douheret se basant sur les indications données par les films de ses expériences, vient de terminer la construction d'un nouvel hélicoptère, qui prendra prochainement son essor. M. Noguès, chef du Laboratoire de Mécanique animale, à l'Institut Marey, dont nous parlons ici même récemment, a proposé à M. Douheret d'enregistrer ses expériences au ralenti. Rappelons que M. Noguès, disciple de ce grand savant, que fut Marey, inventa le ralenti et qu'il n'a cessé de perfectionner son appareil, qui est arrivé à enregistrer jusqu'à 300 images par seconde. Le film que va tourner M. Noguès, lors des expériences de l'hélicoptère Douheret, permettra de se rendre compte des plus petits détails de ces expériences. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

### Propagande Allemande.

LE gouvernement allemand a annoncé à grand renfort de réclame qu'il interdisait le film sur les troupes noires françaises d'occupation, ce film étant considéré par lui comme mensonger. A vrai dire, le gouvernement allemand ne pouvait agir autrement, notre ministère des Affaires étrangères ayant fait de sévères représentations à ce sujet à Berlin. Cela ne signifie pas que nos adversaires aient renoncé à se servir contre nous de la propagande par le film. Il y a longtemps qu'on a compris de l'autre côté du Rhin, qu'il était possible d'influencer l'opinion publique en introduisant dans une bande d'apparence inoffensive, des tendances très nettes, en faveur de telle ou telle thèse. Le film sur les troupes noires n'était justement pas le type du film allemand de propagande. Nos adversaires sont plus habiles, ils subventionnent les firmes nationales et procèdent par insinuations, en présentant dans un film dramatique ou sentimental, des personnages qui, par leurs actes, se font les propagateurs d'une idée. Il s'agit, en l'espèce, d'une action déguisée et qui ne porte ses fruits qu'à la longue. Plus la propagande est dissimulée, plus les résultats sont féconds. Notre gouvernement fera bien de méditer ces exemples.

### Le Cinéma de M. de Hohenzollern.

NUL n'était plus enthousiaste du cinématographe que l'ex-empereur d'Allemagne. Celui qui fut le tout-puissant kaiser Guillaume II, avait fait installer à Postdam, sa résidence favorite, une salle de projection réservée à son seul usage. De temps à autre, il réunissait ses nombreux petits-enfants et leur faisait montrer certains films d'actualité ou d'aventures. Il ne manquait jamais de commenter la projection, ce qui rendait la séance plus attrayante. Mais, presque toujours, le tristement célèbre Guillaume II, faisait choix des films où il était représenté dans l'exercice de ses fonctions impériales. Il évoquait alors ses souvenirs de voyage. Lorsqu'il fut contraint par la victoire française de se réfugier en Hollande, il ne put emporter ses films. Plusieurs mois après, cependant, la complaisante République allemande, se chargea de les lui faire parvenir. L'appareil de projection fonctionnait encore très souvent, l'an dernier, à Amerongen. L'ancien kaiser se complaisait avec quelque amertume, à revoir les fêtes d'antan. Il a fini pourtant par se lasser et l'on affirme que depuis le commencement de l'année, M. de Hohenzollern délaisse un peu le cinéma.

# COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

**Olga Ferrer.** — 1° Oui, Silvio de Pedrelli envoie sa photo; 2° Elmiré Vautier, 23, rue de la Buffa, Nice 3° vous ne verrez pas de nouveaux films interprétés par René Cresté avant l'année prochaine.

**Danoë.** — Bryant Washburn est né à Chicago. Il a 32 ans, il débuta à l'Essanay, à Chicago, en 1914, et il devint « star » en 1917. La partenaire habituelle de Washburn n'est pas sa femme comme vous le croyez, elle se nomme Virginia Valli et son épouse Mabel Forrest.

**Time is Money.** — *Cinémagazine* enverra un de ses rédacteurs la semaine prochaine à Los-Angeles, vous aurez donc entière satisfaction et les autographes que vous désirez. C'est promis!

**Baby et Lucette.** — 1° May Allison est encore célibataire; 2° Charles Hutchison Robert Brunton Studios, 5311, Melrose Avenue à Los Angeles (Cal.) U. S. A.

**Gaby.** — Je serais en droit de vous répondre, ma chère Gaby! puisque je suis votre cher Iris, n'est-ce pas? Il existe deux films intitulés *Fantomas*; l'un a été tourné en 1913 et l'autre vient d'être présenté il y a deux semaines. Le premier film était tourné d'après certains passages du roman de MM. Souvestre et Allain. C'est M. Louis Feuillade qui le réalisa. Le second a été fait en Amérique par la Fox-Film il y a quelques mois. Les artistes du *Fils de la Nuit*, à part Elmiré Vautier, ne sont pas les mêmes que ceux de l'autre film dont vous me parlez.

**Mouche.** — 1° C'est un grand plaisir pour nous de lire vos charmantes lettres; 2° votre artiste favori a 35 ans; 3° nous comptons en effet beaucoup d'abonnés dans le Midi.

**Vestale.** — Votre photographie nous est parvenue, mais malheureusement trop tard. La 10<sup>e</sup> et dernière série des photos des concurrentes est parue dans notre dernier numéro.

**Henry et Curieuse.** — Pourquoi employez-vous deux pseudonymes? 1° Vous pouvez écrire à G. Biscot, aux Établissements Gaumont; 2° oui, Edouard Mathé est marié; 3° voici la distribution de *Tih-Minh*: (Tih-Minh) Mary Harald, (Sir Grey) Mathé, (Kistna) Leubas, (D<sup>r</sup> Gilson) Michel, (D<sup>r</sup> Clauzel) Marquet, (D<sup>r</sup> Davesne) Emille André, (Placide) Biscot, (Jacques d'Athis) Cresté, (Rosette) Rolette, (Marg. Dolores) Mme Faraboni, (Jane d'Athys) Lugane. Metteur en scène, Louis Feuillade.

**Le Palois.** — 1° Ecrivez à ces artistes chez Gaumont, 53, rue de La Villette, Paris; 2° si l'auteur du scénario primé le désire, il pourra évidemment assister à l'exécution du film.

**Primerose et Georges.** — 1° Bientôt, prenez patience; 2° oui; 3° Yvette Andréyor est l'épouse de M. Jean Toulout; 4° mais non, Sandra Milowanoff n'est pas l'épouse de Fernand Herrman. Sandra Milowanoff est mariée avec M. de Meck et M. Herrmann avec une artiste lyrique de talent.

**Bobby.** — Merci de votre lettre et de vos renseignements. Je ne connais pas ce Monsieur, je regrette de ne pouvoir vous donner des informations sur lui.

**Miss U. S. A.** — 1° Dès que Mlle Huguette Duflos aura une minute à elle, elle vous répondra certainement; 2° ces artistes adressent gratuitement leurs photos.

**Ch. Dennery.** — Vous avez là une bonne idée, tous les « Amis du Cinéma » l'approuveront certainement, et nous allons y réfléchir!

**Judex.** — 1° Remis à une saison prochaine, au printemps 1922 probablement; 2° indiquer les 10 que vous préférez dans toutes les photographies publiées; 3° Il est très difficile de visiter un studio, car les metteurs en scène n'aiment pas à être dérangés dans leurs travaux. Pourtant *Cinémagazine* organisera une visite où seront invités tous les « Amis du Cinéma ».

**Claudius.** — Si vous voulez écrire à M. Mathé, adressez votre lettre aux Studios Gaumont, 53, rue de La Villette. Selon la nature de vos questions, il vous répondra, ou ne vous répondra pas.

**Marcel Léopold.** — Très drôle votre anecdote, nous ne pouvons malheureusement la publier.

**Gabriel Signet.** — Un film de 1.200 mètres, par exemple, est généralement coupé en 3 ou 4 parties de 400 ou 300 mètres. Un film de 1.200 mètres, dure, théoriquement et quand il est projeté à l'allure normale, une heure.

**André Ferrier.** — Bravo pour votre spirituelle réponse que, suivant vos indications, nous avons communiquée à l'intéressé.

**Jeroboam Matraque.** — Très intéressants vos tuyaux, mais un peu trop professionnels pour notre public. Nous insérerions avec plaisir des envois d'un ordre plus général.

**Mme Jouet.** — Ecrivez un conte ou une nouvelle sentimentale et non dramatique dont l'action ne languisse pas, évitez également le crime, l'adultère, la politique, etc., découpez votre conte en scènes que les artistes joueront et de façon que tous les publics puissent en comprendre l'action. Ecrivez des sous-titres clairs, précis, concis, et vous aurez fait un bon scénario.

**Mad. Pl. Adam.; Roberty.** — Même réponse. **Mme Legrand.** — M. Léon Mathot n'est heureusement pas mort! Qui est-ce qui vous a dit ça? Léon Mathot tourne en ce moment à Cannes les dernières scènes de *L'Empereur des pauvres*.

**Arthur Camille.** — 1° Bien reçu votre lettre. Ne croyez-vous pas qu'il faut quelquefois montrer le mal pour pouvoir l'éviter? 2° en effet, dans ce film, Mme Lamarche est également accusée d'avoir empoisonné son mari.

**Tite Seine.** — Croyez-vous que vous arriverez à un résultat si minime soit-il? Connaissez-vous les difficultés du métier? Je ne peux vous dire si vous avez des chances de réussir et si vous êtes photogénique sans vous voir, ou tout au moins, voir votre photographie! Au besoin, écrivez aux metteurs en scène, tentez la chance, mais je ne peux pas mieux vous conseiller.

**Henry Martel.** — Prenez donc patience, vous verrez *Le Signe de Zorro* d'ici un mois. C'est un excellent film, et Douglas ne vous décevra pas, au contraire, il a réalisé dans cette production une double composition extraordinaire.

**Petite amie du Cinéma.** — Tous les artistes des *Deux Gamines*, sauf les petits Bout-de-Zan et Olinda Mano, ont tourné dans *L'Orpheline*, le nouveau film de Louis Feuillade.

**M. G. Abel.** — 1° Le partenaire habituel de Margarita Fisher, qui joue à ses côtés dans *Jackie a le Sourire*, est Jack Mower; 2° nous vous avons envoyé vos photos.

**L. Robert.** — Depuis le 15 mars, il n'y a plus de primes, vous n'avez donc pas droit aux lignes de publicité. Mille regrets.

**R. D. Farner.** — Ces deux artistes ne tiennent pas à ce que l'on publie leurs adresses personnelles.

**S. Bailly.** — Bien reçu votre lettre. Merci. **Luluri.** — Le concours est clos, Mademoiselle; ce sera pour la prochaine fois, prenez patience!

**Romanesque.** — 1° Francesca Bertini s'est mariée avec M. S. Cartier; je ne puis vous donner son adresse actuelle à Gènes; 2° nous avons publié sa photo dans le n° 15; 3° Hespéria ne tourne pas actuellement.

**América.** — Mary Pickford vient d'avoir 28 ans, son mari, Douglas Fairbanks a 38 ans.

**André Ménégaud.** — Marie Walcamp ne tourne plus, je crois.

IRIS.

### SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60-62, Avenue de la Motte-Picquet  
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle  
Téléphone : Saxe 65-03  
Direction artistique : G. MESSIE.  
Grand Orchestre Symphonique : A. LEDUCQ.

Programme du 2 au 8 Septembre 1921.

**PATHE-JOURNAL**, Actualités Mondiales au jour le jour.  
**DE SALERNE A SORRENTE**, Voyage.  
**DANS LES RÉGIONS GLACÉES**  
**DU LARCH MOUNTAINS**, Plein-Air.  
**CHEZ LES INDIENS TAOS**, Documentaire.  
**MATHIAS SANDORF**, 8<sup>e</sup> Episode.  
**LE COUPABLE**

D'après le roman de François Coppée, de l'Académie Française,  
Interprété par : Romuald Joubé, Grétilat, Bernard, Rocher,  
Hiéronimus, de la Comédie-Française  
et Mlles Sylvie et Séphora Mossé de l'Odéon.  
**LA VIEILLE**, Comédie sentimentale en 5 parties, Film anglais.  
**BILLY LIMIER DE LA P. P.**, Comique.  
Intermèdes : Mlle Janine Carlyse, Chanteuse gaie à voix,  
M. Carlo, Chanteur fantaisiste.

La Semaine prochaine : **RASPOUTINE** (sensational)  
**LE RÉVE** (réédition);  
**MATHIAS SANDORF**, 9<sup>e</sup> et dernier épisode.

(Marne) **Commandite** 40.000 fr. Placement sûr  
est recherchée **CAFÉ** Concert, Bal, pour  
par propriétaire installation Cinéma.  
Immobilier France C<sup>ie</sup>, 1, Rue La Réale. Paris.

**ÉCOLE-CINÉMA** 66, Rue de Bondy  
Nord 67-56

**MARIAGES HONORABLES** Riches et  
de toutes Conditions, Facilités  
en France, sans rétribution  
par œuvre philanthropique  
avec discrétion et sécurité. Écrire **REPERTOIRE PRIVE**  
80, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine)  
(Réponse sous Pl. Fermé sans Signe Extérieur).

Nos abonnés nouveaux sont priés d'indiquer bien  
lisiblement de quel qualificatif nous devons faire  
précéder leur nom : Monsieur, Madame ou Made-  
moiselle.

Nous conseillons en outre à nos lecteurs ou abonnés  
qui ont à nous envoyer une somme d'argent, de  
bien indiquer à quoi elle correspond, et d'employer  
comme mode de paiement le chèque postal (N° 309-08),  
s'ils sont en France; et le mandat-carte interna-  
tional s'ils habitent l'étranger.

Cinémagazine est en vente chez tous les marchands  
de journaux, dans toutes les bibliothèques des gares,  
et chez tous les libraires, qui sont également qualifiés  
pour recevoir les abonnements.

Toutes les demandes de changement d'adresse  
doivent être accompagnées de la somme de 1 franc en  
timbres ou billets.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs et abon-  
nés les titres et tables des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres de Ciné-  
magazine, au prix de 0 fr. 50 pour chaque trimestre.

LA  
**CREME ACTIVA**  
"radioactive"  
AFFINE LA PEAU  
ECLAIRCIT LE TEINT  
EFFACE LES RIDES  
EN VENTE DANS LES BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

## INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :  
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

**COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES** (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

*Si vous désirez devenir une vedette de l'écran*  
*Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique*  
*Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent*  
*Si vous désirez vous éviter des désillusions : : :*  
*Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :*

**ADRESSEZ-VOUS A NOUS !**

**NOUS** filmons **TOUT**; Mariages, Baptêmes, etc.

**TOUS**, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont **PARTOUT**.

Imp. LANG, BLANCHONG et C<sup>ie</sup>, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

N° 33. — 2 Septembre 1921

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro  
le 2<sup>e</sup> Épisode

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 fr.



NORMA TALMADGE

CLICHÉ N. TALMADGE FILM C<sup>o</sup>